Mercure galant (1678)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Mercure galant (1678). 1713/10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

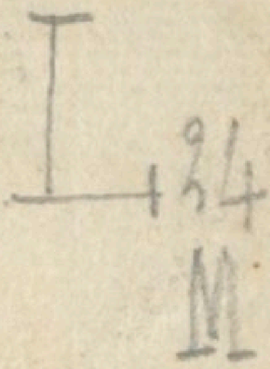
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L C² (187)
33
C



MERCURE GALANT.

OCTOBRE 1713

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

A PARIS,

M. DCCXIII.

Avec Privilege du Roy.

MERCURE GALANT.

*Par le Sieur Du F****

Mois
d'Octobre
1713.

Le prix est 30. sols relié en veau, & 25. sols, broché.

A PARIS,
Chez DANIEL JOLLET, au Livre Royal, au bout du Pont S. Michel du côté du Palais.

PIERRE RIBOU, à l'Image S. Louis, sur le Quay des Augustins.

GILLES LAMESLE, à l'entrée de la ruë du Foin, du côté de la ruë Saint Jacques.

Avec Aprobation, & Privilege du Roi.

MERCURE GALANT.

TRAIT D'HISTOIRE *Arabe.*

SAifaddante, ou Saifaldoulat étoit un des plus puissans Princes de l'Orient, & un des meilleurs

Poëtes de ſon temps. La liberalité extreme qu'il exerçoit envers les Poëtes & les gens d'eſprit, l'eût pû faire ſoupçonner de vouloir honorer lui-même ſon talent, s'il n'eût pas été d'ailleurs le plus galant, le plus genereux & le plus brave Prince de ſon ſiecle. Il nâquit l'an 301. de l'Egire, & mourut l'an 356. Ce Prince avoit une maîtreſſe, fille d'un Prin-

ce Grec, & d'une beauté charmante. Sa Poëſie, ſa galanterie & ſon amour s'employoient à l'envi & avec éclat auprés de cette Greque. La jalouſie de toutes ſes autres compagnes devint furieuſe, & elles comploterent de l'enlever la nuit, & de la jetter dans la mer ſecretement, ou bien de l'empoiſonner. Ce Prince, perſuadé que rien ne

pourroit la ſauver de la fureur d'une troupe de rivales, & ne voulant pas qu'elle reſtât expoſée à leur jalouſie, il la fit conduire dans une forteresſe, où il la fit garder avec tout le ſoin imaginable. Saifaddante compoſa une élegie dans ſa douleur ; en parlant de lui-même il dit : Il lui eſt arrivé dans ſa tour ce qui arrive à l'oiſeau qui veut ſortir de ſa ca-

ge ; il voit l'épervier, & il s'y tient tremblant, oubliant les delices de la liberté : ou au poiſſon ruſé qui ſe tient au fond de l'eau de peur de l'hameçon ; il s'approche de ce qui eſt neceſſaire à ſa vie, & s'en arrache en même temps de peur de la perdre. Et s'adreſſant à la Princeſſe, lui dit : Mes yeux vous gardent, mon cœur vous veille, & ne ceſſe point de crain-

dre l'horreur l'une ſepa-
ration éternelle; mon a-
mour en eſt plus vio-
lent & durera toûjours.
Voila comme ce Prince
ſçavoit ſacrifier ſon plai-
ſir au ſalut de ce qu'il
aimoit. Voyons preſen-
tement comme il ſça-
voit recompenſer le me-
rite & les talens. Eſtant
à Alep, environné d'u-
ne troupe de Poëtes, un
Arabe, mal vêtu s'ap-
procha de lui & lui re-

cita ces vers.

Le reatique manque, mais la demande eſt arrivée à ſon point. Alep a vû ſon Prince, tout doit y être heureux. Le temps vôtre ſerviteur nous a maltraitez, & nous ne pouvons nous mettre à couvert de ſon injuſtice & de ſa violence qu'à l'abri de vôtre grandeur & de vôtre bonté.

Saifaddante trouva

ces vers à ſon gré, & fit donner au Poëte deux cens écus d'or. Deux freres, Poetes fameux, nommez les Kaled, lui ayant recité un beau Poême, il en fit ôter ſeulement les vers qui étoient à ſa loüange; il les traita avec beaucoup d'honneur, & le lendemain matin il leur fit donner à chacun une belle Perſanne qui portoit ſur ſa tête un vaſe

plein de vin exquis, sur lequel étoient des étofes d'un grand prix. Les deux freres partirent sur le champ pour le remercier, & l'aîné lui dit ces vers.

Les creatures sont dans l'impuissance de vous remercier de vos biens ; vous nous avez envoyé deux belles canes portant sur leur chef les cornes d'abondance, & par elles vous avez chassé

de chez nous les tenebres épaisses de l'ennui, & le trouble d'esprit que cause la disette. L'aurore nous a montré vôtre liberalité, & le Soleil couchant ne nous verra point, que nous n'ayons rendu à la soif que vous avez de la Poesie celle que nous avions de l'ambroisie dont vous nous avez enyvrez.

par Mr. d. l. F.

L'HOMME ROUGE.

Nouvelle Metamorphose.

TOut Paris a crû trop legerement qu'un époux, de concert avec sa trés-aimable moitié, avoit teint en verd un galant homme, qui les incommodoit par ses frequentes & trés-importunes visites, & par la liberté

qu'il prenoit tous les jours de faire nombre à leur table ſans en avoir jamais été invité. Il eſt inutile de rapporter le détail de cette fiction, où perſonne n'a varié, ni changé la moindre circonſtance pour la rendre encore plus croyable ſur le compte de celui aux dépens de qui elle a été imaginée ; & comme le public ſe dédit rarement, l'homme

verd passe aujourd'hui dans ſes croniques pour être parvenu, en ſe lavant & frotant bien tous les jours, à n'être plus que de couleur de verd de Tourville; ce ſont encore deux ou trois nuances vertes qu'il faut qu'il eſſuye pour ſe trouver à ſa couleur naturelle.

Un jeune & trés-étourdi Gaſcon n'en ſera pas quitte à meilleur marché. On a mandé ici

qu'il étoit d'Aire, ville & Evêché de Gascogne, & qu'étant artivé sur la fin du printemps dernier à Marseille en qualité de jeune Peintre qui voyage, il s'y mit en teste de faire la fortune à la niece d'un Peintre, qui est jolie, & qui a vingt fois plus de bien que lui. Elle a perdu trés jeune son pere & sa mere, & a été élevée par un oncle, qui est son tuteur,

teur, avec plus de soin que si elle eût été sa propre fille. Les complimens outrez & les offres de services à perte de vûë du Gascon furent d'abord reçûës par l'oncle avec beaucoup d'indifference. Les Provençaux, trop prévenus contre les Gascons, sont persuadez que tout l'univers met de grandes differences entre leur caractere & celui d'un Lan-

guedocien, d'un Peri-gourdin, d'un Gascon & de tous leurs autres voisins ; semblables en cela aux Normands & aux Manceaux, qui quoy qu'également fins, subtils & prévoyans, affectent neanmoins d'avoir en particulier de belles qualitez, & de n'estre jamais sujets à certains défauts dont les quolibets & mauvais proverbes caracterisent égale-

ment les uns & les autres. Le ſeul nom de Gaſcon mit donc en garde le Provençal, qui ne prit pas pour argent comptant les vingt mil écus que le jeune Peintre diſoit que ſon pere étoit fort en état de luy donner s'il ſe preſentoit un parti qui lui convinſt. Il avançoit auſſi que ſa famille étoit alliée à toute la nobleſſe de ſon pays; que ſes anceſtres avoient

blanchi au ſervice du Prince. Il ne manquoit que des preuves & des titres à tout cela ; & l'oncle, qui cõmença à écouter avec plaiſir les recits romaneſques que le Gaſcon faiſoit de ſes ancêtres & de ſa fortune, affecta de ne le contredire en rien. Il ne rebuta donc point le deſſein qu'il avoit d'épouſer ſa niece ; & pour rendre le roman plus long & plus com-

plet, il demanda à l'amant des lettres & des assurances de ses parens qui prouvassent que la recherche de sa niece leur étoit agreable. Le Gascon, fils d'un pere encore plus fou & plus vain que lui, en reçut bientost réponse sur l'avis qu'il luy avoit donné qu'il étoit desiré en mariage par une trés-belle & trés-riche Damoiselle, qui heriteroit

encore d'un oncle, qui le preſſoit l'épée dans les reins pour la concluſion du mariage de ſa niece, dont tout le pays de Marſeille jazoit, depuis qu'il lui comptoit des fleurettes. Le Gaſcon logeoit chez un hôte malin, & qui ne manquoit pas d'eſprit; il lui confia l'intrigue de ſon mariage, & ils firent enſemble la lettre qu'il écrivit à ſon pere; c'eſt

de lui qu'on a ſçû ce qu'elle contenoit : voici la réponſe du pere.

Vôtre mere, vos quatre freres, & toutes vos ſœurs craignent comme moy que vous ne vous ſoyez trop tôt rendu aux appas de la belle que vous voulez épouſer ; vous avez à nôtre porte des filles riches, belles & de condition, qui ne demandent pas mieux

que nôtre alliance ; & ſi nous gagnons le procez de la demande que mes ayeuls font depuis prés de cent ans à la maiſon de Braquenage, vous aurez un caroſſe à ſix chevaux : ne manquez pas de faire bien valoir le droit de vos peres, & ne vous méſalliez pas, qu'à condition que la fille que vous pourſuivez en mariage ſoit une grande heritiere : examinez bien auſſi

auſſi, ſi dans ſes parens, tant paternels que maternels, il n'y en a point eu qui euſſent des vices de corps ou d'eſprit ; car parbleu on ne peut rien reprocher à ma race, & nous ſommes tous gaillards & ſains comme des poiſſons : je vous envoirai par la premiere poſte vôtre extrait baptiſtaire, & un pouvoir de moy & de vôtre mere de vous marier à vô-

tre gré, en vous reſervant à nos ſucceſſions dés que nous ſerons morts: j'oubliois de vous dire que vôtre mere a une belle & riche croix d'or, où pendent ſix rubis & trois perles fines de grand prix; elle a auſſi un fort beau colier & des braſſelets d'ambre, qui ſont les preſens de nôce que vôtre ayeule lui fit lorſque je l'épouſai, elle les conſerve bien cherement

pour en faire un preſent à vôtre épouſe, à qui nous vous chargeons de faire & redoubler quelque joli compliment de nôtre part. Je ſuis vôtre pere & bon ami,

DE CAGANAC.

Le Gaſcon qui craignoit que ſon pere n'eût pas l'eſprit de lui faire une réponſe, qu'il pût montrer en avoit une toute preſte de ſa façon, ſi cel-

le qu'il reçut n'euſt pas ſatisfait ſa folle vanité : mais il la trouva encore plus à ſon gré que la ſienne, qu'il avoit déja fait voir & corriger par ſon hôte, railleur de profeſſion, & qui a aſſuré que l'une valoit bien l'autre. La réponſe du pere fut bientoſt communiquée à l'oncle, qui la trouva ſi ſinguliere & ſi plaiſante, qu'il pria le Gaſcon de la lui laiſſer,

afin qu'il la montrât à
ſa niece, & à ſes proches
parens, qui s'en diver-
tirent en perfection avec
tous leurs amis : on ne
parla pendant plus d'un
mois dans Marſeille que
de la lettre du pere Gaſ-
con, que tout le monde
voulut voir & copier ;
on en parloit au fils avec
des éloges pour ſa belle
famille, & pour toutes
les grandes demandes
qu'elle faiſoit à Meſſieurs

de Braquenage. Le Gaſ-
con recevoit tout ce qu'-
on lui diſoit comme
choſes qui lui euſſent
eſté fort deuës, & quoi-
qu'on ſçuſt qu'il n'eſtoit
que le fils d'un petit
marchand de drap, on
le traittoit neanmoins
en homme de qualité,
& avec des manieres qui
acheverent de lui gâter
l'eſprit : mais le peintre
qui le recevoit toûjours
gracieuſement, & qui

l'arreſtoit quelquefois à ſouper, ſe trouva embarraſſé dans le dénouement du pretendu mariage de ſa niece, que le Gaſcon diſoit en confidence à tout le monde ne dependre plus que de lui, d'autant qu'il avoit mis la Demoiſelle ſur le pied de le traiter autant bien qu'il pouvoit l'eſperer d'une perſonne à qui il feroit ſa fortune, & qui recevroit de grãds

honneurs de ſon alliance; on rediſoit à l'oncle & à la niece les ſotiſes & toutes les gaſconades qu'imaginoit de jour en jour le pretendu futur; & comme la matiere en étoit delicate, & extravagament miſe en œuvre par le Gaſcon, on crut qu'il étoit neceſſaire de finir cette comedie. L'oncle pour y parvenir ménagea un entretien ſeul à ſeul avec

l'amant à qui il fit confidence d'un bruit qui couroit de ſa niece, non pas qu'il le cruſt capable d'un pareil attentat: mais bien un Gentil-homme que ſa niece écoutoit trop favorablement depuis prés de deux ans. Le Gaſcon qui avoit toutes les preuves de ſa continence avec la niece du Peintre, ſe mordit le doigt au recit de cette confidence, & nean-

moins aprés un moment de reflexion il se jetta aux pieds de l'oncle en le conjurant de ne pas aprofondir un mystere amoureux ; le Gascon s'imagina apparemment que la niece mourant d'envie de l'épouser auroit eu l'adresse de faire courir ce faux bruit, & il continua de supplier l'oncle de ne point faire d'éclat pour une bagatelle : mais l'oncle, qui

avec une pareille ſupo-
ſition ne trouva point
l'intereſſé Gaſcon dégou-
té de ſa niece, prit ſur
le champ le parti de lui
défendre l'entrée de ſa
maiſon, en lui diſant
qu'il étoit reſolu de laiſ-
ſer épouſer à ſa niece le
Gentil-homme dont elle
eſtoit enteſtée. Le Gaſ-
con ne ſe tint pas pour
irrevocablement refuſé,
& parut dés le lende-
main chez le peintre à

l'heure de ſon ſouper ; il ſe mit à table ſans en eſtre prié, & but effrontement à la ſanté de la belle qui ne pouvoit plus s'en dédire ; la niece qui étoit trés-ſage ſortit de table dés qu'elle eut entendu ce compliment, & l'oncle, pour ôter abſolument au Gaſcon toutes ſes folles pretentions, le fit inviter dés le lendemain à ſouper chez lui, où il pria deux

de ſes amis de le venir ſeconder pour mieux jouër ſa piece ; il leur en fit confidence, & leur dit qu'ils ne feroient qu'imiter ce qu'on avoit fait à Paris depuis trois mois à l'homme verd. On convint que la niece ne ſeroit point du ſouper, pour être en état de parler gayment & à cœur ouvert de ce que le Gaſcon pretendoit s'être paſſé entre elle & lui;

on ſe mit à table à l'heure convenuë, & on y tint des propos à mettre l'imagination du Gaſcon en campagne ; on lui porta coup ſur coup la ſanté de ſa maîtreſſe, & dés qu'on le vit pris de vin, on lui en donna de préparé dont l'effet fut d'aſſoupir ſes ſens de telle maniere qu'on le coucha ſur un lit de repos, où il ne ſe ſouvient point d'avoir été mis, ni

d'avoir été porté chez lui, aprés qu'on lui eut peint tout le visage en rouge couleur de masque de furie. Ne voila que deux couleurs usées pour des amans importuns & indiscrets, & tous ceux qui leur ressemblent meritent au moins de pareils traitemens.

Cette avanture m'a été envoyée par M. L***

Enigmes Chinoises, ou paroles de quelques Chansons Chinoises, expliquées litteralement, & paraphrasées, par lesquelles on connoîtra le genie de cette langue, communiquées par M. P.

CHANSON D'OPERA.

Kaï, tchouan, nian,
Arranger, ajuster, lever la
tze, üe.
tête, soy-même, plaisir.
Lorsque je me faisois un
plaisir de me coiffer de-
vant

vant mon miroir,

Tiaou, in, hou,
Suſpendre, ombre, ſubite-
poei, iene.
ment, affliger, gozier.

Le ſouvenir de ma triſte avanture me vint fraper tout à coup, qui m'arracha mille ſanglots,

Chi, ull, tchoüon, moüen,
Dix-deux, double, porte,
chin, chin, ché.
profond, profond, mètre.

Par le chagrin de me voir ſéparée de mon amant

autant que s'il y avoit douze portes entre nous deux.

Chi, chouï, khien, hon, Etre, qui, envoyer, rouge, fiene ?

fil ?

Qui m'a envoyé la charmante nouvelle d'un tête à tête avec lui.

Hon, fiaou, laï, Rouge, nouvelle, venir, theou, thfié.

ravir, fervante.

Helas triste nouvelle qui me ravit aujourd'hui la vie.

Autre Chanſon d'Opera.

Son tchiaou, tchon, y
De Son regne, milieu, un
taa tchin.
grand Officier.
Pendant le milieu du re-
gne de l'Empereur Son,
un grand Officier

Tchy tchan, khaï fon,
Sa charge, gouverner,
khouan ouan nime.
gouverner mille peuples.
En exerçant ſa charge,
commandoit mille peuples,

Tſoo Tchan-lon, yiou Gauche Tchanlon, droite Tchanhou.

Tchanhou.

Ayant à ſa gauche Tchanlon, & à ſa droite Tchanhou, pour ſes conſeillers.

Autre Chanſon Paſtorale.

Tchin üay ti tſaï tcha,
Cüeillir le thé de la nouvelle
chi ſin niene.
Lune, être nouvelle année.

Lorſque l'on alloit cüeillir le thé de la nouvelle Lune, au commencement de l'année,

Pao chi ty theou, Embraſſer une groſſe pier-re, aller ſe jetter dans le Tſien-you-liene.

Kian, Tſienyouliene.

La bergere Tſienyou-liene prit une groſſe pierre entre ſes bras, & fut ſe jet-ter dans la riviere de Kian,

Siou hiaï ty tho tſaï Kian Ses ſouliers brodez quitter pien kheou.

au bord de Kian.

Et laiſſant ſes ſouliers bro-dez ſur le bord du fleuve,

Ta hane ty, ſane chine Jetter trois cris, appeller ſon vouan-tchoan-yüen.

mari vouantchoan-yüen.

Elle jetta trois cris, en appellant ſon mari vouan-tchoanyüen.

Le Pater noſter *Chinois expliqué litteralement, avec le chant.*

ut	la	la	la
Tſaï	thiene	gngo	ten
Etre	Ciel	moy	pluſieurs
la	ſol	la	la
fou	thé,	gngo	ten
pere	qui,	moy	pluſieurs

la la fa la
yuen eu min kiene
desirer toy nom manifeste
sol ut la fa sol
chin. Eu quoi line ke.
saint. Toy royaume arriver.
ut la fa sol la
Eu tchy tchin hin u
Toy volonté être faite à
sol fa la la sol la
ty, iu u thien (yen.) Gngo
terre, comme au Ciel. Moy
la la sol, la
ten ouan eu, kine
plusieurs esperer toy pre-
la la sol la
gi u gngo, gngo
sent jour donner moy, moy

fa la sol
gi uyon lian.
jour employer nourriture.
la la la sol
Eu mien gngo tsai,
Toy pardonner moy dete,
fa la la sol
ju gngo y mien
comme moy aussi pardon-
la la la sol
fou gngo tchaïtché.
ner, porter moy detes qui.
ut la la sol
You pou gngo hu
De plus non moy permet-
ut la la sol
hiene u yiou kane.
tre tomber en tentation.

la la la fa la
Naï kiou gngo u huon.
Et délivrer moy de mal.
fol
gngo.
Amen.

Ces quatre exemples ſont ſuffiſans pour faire comprendre la difficulté qu'il y auroit d'entendre la langue des Chinois avec le ſeul ſecours d'un Dictionaire, & la facilité d'y faire des équivoques, par le défaut des liaiſons qui ſe trouvent dans les autres langues. Il ne faut, pour en être con-

vaincu, que jetter les yeux ſur la premiere Chanſon, dont les ſeules paroles ne determinent pas certainement le ſens précis, ces paroles étant ſuſceptibles de quantité de ſens differens qui n'ont point de rapport à une même choſe. J'eſpere au reſte donner dans quelque temps le chant des trois Chanſons, dont le premier eſt Tartare, & les deux autres Chinois, de même que celui du *Pater noſter*.

Poudre ſpecifique pour toutes ſortes de fievres intermittentes, preparée par ordre du Roy.

Sa Majeſté deſirant que ſes ſujets puiſſent profiter d'un Remede ſpecifique qui guerit ſans retour, en trois priſes au plus, toutes ſortes de fievres intermittentes, pourveu qu'elles ne ſoient pas cauſées par le vice de quelques parties principales, dont Elle a fait faire des épreuves innombrables

depuis plus d'un an, qui ont été approuvées par M. Fagon ſon premier Medecin ; le Roy a ordonné qu'on en preparât une aſſez grande quantité pour être diſtribuée au public, & afin que tout le monde en puiſſe joüir, le prix a été fixé à dix ſols la priſe ; ce qui eſt à peu prés ce qu'elle coûte à preparer. Dans chaque paquet il y en a trois priſes pour trente ſols, envelopées ſeparément, avec un imprimé qui en enſeigne l'uſage : le tout eſt timbré

des armes du Roy, pour en empêcher la falsification. Cette poudre est incorruptible, & ne perd jamais sa vertu.

Le Bureau general pour sa distribution est établi à Paris ruë de la Monoye, au coin de la ruë Betisy, vis à vis l'Hôtel de Montbazon, au Nom de Jesus, chez le Sieur Viguier Marchand, à qui il faut s'adresser pour en avoir.

Article des Enigmes.

Parodie de la premiere Enigme du mois de Septembre, dont le mot eſt l'*ombre*.

L'ombre eſt de la lumiere
une aſſez laide fille,
Sans ourler, coudre ni
broder,
Elle ſçait d'un quadran
rendre utile l'éguille
A ceux qui fixement
veulent la regarder.

Gens reglez prennent soin d'observer ma conduite :
Rendez-vous amoureux vient pourtant à la suite.
D'aucuns regards que l'on jette sur moy
Souvent l'aspect d'une ombre *a causé de l'effroy.*
L'ombre dessine, mais elle ne ne sçauroit peindre :

Mais ſans teinture elle
ſçait teindre.

Parodie de la ſeconde Enigme, dont le mot eſt *la grenade.*

Mere de mille grains
qu'un pere arbre
me donne,
En les mettant au jour
je brûle, je friſſonne;
On voit comme rubis
briller ce fruit d'au-
tonne.

Si l'on trouve dans mon
humeur
Quelquefois l'âpreté,
quelquefois la dou-
ceur,
De l'éducation quelque-
fois c'eſt la faute.
Entre les meres du can-
ton
Celle qui me nourrit n'eſt
ni baſſe ni haute.
Une cité porte mon nom.

Premiere Enigme.

L'oisiveté de ma maî-
tresse
Conserve ma coiffure &
repose mon corps ;
Quand on m'a mis la
jambe en presse,
Ma tête est tournée en
dehors :
C'est alors que j'ai bonne
grace,
Et qu'on fait à mes pieds
des tours de passe-passe.

Telle rêveuſe au minois
ſoucieux
En détournant de moy
les yeux,
Quoique toûjours par
moy ſa main ſoit
occupée,
Et que ſon plaiſir ſoit de
me voir bien hupée,
Regarde fixement mon
petit compagnon,
Qu'à mes dépens elle
remplume,
Si que j'en gagnerois le
rhume

Quand il m'arrache mon
tignon,
Si mon temperament é-
toit plus flegma-
tique :
Mais du ſerain je m'in-
quiete peu ;
Mon corps que la mort
fit étique
Ne craint que le fer &
le feu.

Seconde Enigme.

Je ſuis d'abord un pre-
mier element,
Puis engendré d'un ſe-
cond element;
En naiſſant je crains fort
un troiſiéme element,
Je crains enſuite auſſi ce
ſecond element,
Qui metamorphoſa mon
premier element:
Mais un quatriéme ele-
ment

Peut me defendre un peu
du ſecond element.
Une Enigme toûjours
rimant en element
De la rime n'a pas le
premier element :
Mais l'obſcurité fait le
premier element.
Des Enigmes ainſi, mal-
gré tant d' element,
Les devineurs ici ſont
dans leur element.

Réponſe à l'auteur de la critique ſur la nouvelle preuve de Multiplication par 11, *inſerée dans le Mercure de Paris en Septembre* 1713. *page* 112.

Le memoire en queſtion ſe trouve dans le Mercure de Mars 1713. page 49. L'auteur de la critique pretend trois choſes : la premiere, que l'auteur de la preuve de 11 a eu en vûe de faire tomber l'ancienne preuve de 9 ; la ſeconde, que la

nouvelle preuve de 11 eſt beaucoup plus difficile à pratiquer, que de recommencer la Multiplication : la troiſiéme, que cette preuve ne devoit pas être inſerée dans le Mercure de Paris. Nous allons faire voir qu'il s'eſt trompé abſolument ſur ces trois chefs, ſans pretendre rien rabattre de ſa capacité. Pour être perſuadé qu'il eſt dans l'erreur ſur le premier chef, il ne faut que lire ce que je dis à la page 102, ſur la preuve de 9. Le voici. (Pour

rendre

rendre donc cette preuve plus fidelle du double, je me ſers de la preuve de 11;) & à la page 56. & 57. ſçavoir : (je dis que la certitude de la preuve eſt double, de ce qu'elle ſeroit, ſi je n'avois fait que la preuve de 9;) & encore page 68. & 69. où je dis : (Ce qui demande deux fois plus de coups, pour faire paroître la preuve de 11 fallacieuſe, compriſe celle de 9, que pour celle de 9 ou de 11 toute ſeule.) Ces trois paſſages ſont plus que ſuffiſans,

pour faire voir que bien loin de vouloir détruire la preuve de 9 par celle de 11, je n'ai au contraire inventé celle-ci, que pour rétablir l'uſage de celle de 9 : & cela d'autant plus que je reconnois que ces deux ne ſçauroient ſubſiſter l'une ſans l'autre. Voyons maintenant ſi nôtre critique eſt mieux fondé ſur le ſecond chef. Pour cet effet il ne s'agit que d'examiner s'il eſt plus court de multiplier une ſeconde fois (73904) par (50871) que de mettre

la preuve de 9 & celle de 11 en uſage, & ſans avoir égard aux zeros & à l'unité qui ſe trouvent dans ces deux nombres, ce qui eſt un hazard, conſiderons que la multiplication ſeule de ces deux nombres demande déja 25. operations, & qu'enſuite l'addition des cinq produits en demande encore vingt-cinq autres, ce qui fait cinquante operations en tout, comme chacun peut le voir en faiſant ſoy-même la multiplication de ces deux nom-

bres. Conſiderons auſſi que pour faire la preuve de 11 le preparatif ſur les lieux pairs des introduiſans & du produit ne demande que neuf operations, lequel preparatif étant fait, la preuve de 11. ne demande au reſte que dix operations ſur les produiſans & neuf ſur le produit ; de même que la preuve de 9, ce qui fait 38 pour les 2, qui avec les 9 du prepatatif ne font que 47 en tout ; c'eſt à dire 3 de moins que la premiere preuve, à quoy il faut ad-

joûter que dans ces 47. opérations, il n'y a que deux seules multiplications, au lieu que dans la premiere preuve il y en a 25, ce qui rend la nouvelle preuve considerablement plus aisée. Quant au troisieme chef, l'auteur de la critique s'est mis lui-même dans son tort, en la faisant imprimer dans le Mercure de Paris, & non pas dans le Journal des Sçavans.

DONS DU ROY.

Le Roy a donné l'Abbaye de S. André de Vienne à l'Evêque de Sinope, suffragant de Lion.

L'Abbaye de Thouars à l'Abbé Gould.

L'Abbaye de Montaulieu à l'Abbé du Lordat.

L'Abbaye des Preaux à la Dame de Montbazon.

L'Abbaye de Bonlieu à la Dame de Saillans.

L'Abbaye de Saint Honoré de Tarascon à la

Dame de Breſſieu.

Et le Prieuré de Pommier Aigre à l'Abbé Babin Grand-Vicaire d'Angers.

Dans le Mercure du mois de Septembre dernier l'on a obmis de dire que Meſſire Claude le Doulx de Melleville, Maître des Requêtes, fut nommé par Sa Majeſté, lors du ſiege de la Rochelle, pour faire l'accord avec les Reli-

gionnaires, & apporta au Roy la ratification du Traité de paix; à son retour il fut Conseiller d'Etat, fit alliance d'Anne le Doulx de Melleville sa fille avec M. de Montenay, d'une ancienne Maison de Normandie, & parent de M. de Longueville.

SUR

SUR LA PAIX.

DAnſez, Bergers, ſous ces ombrages,
Chantez les douceurs de la Paix,
Elle revient dans ces bocages,
Elle va combler nos ſouhaits.

Preparez vos douces muſettes,
Enflez vos tendres cha-

lumeaux,
Que l'écho de vos chan-
sonettes
Faſſe retentir ces ha-
meaux.

Buvons, fermons nos
bergeries,
Ouvrons nos caves, nos
celliers,
Comme l'eau coule en ces
prairies,
Que le vin coule en nos
goziers.

Nos larmes n'ont pas été
vaines,
Le Ciel se rend à nos
soupirs:
Ne nous souvenons de
nos peines
Que pour mieux goûter
nos plaisirs.

Cultivez desormais
tranquiles,
Et vos vergers, & vos
guerets;
Vous joüirez des biens
utiles

Et de Bacchus & de Cerés.

Ne craignez plus que
par Bellonne
Au meurtre, au pillage
animé,
L'ennemi ravage, ou
moissonne
Le champ que vous aurez semé.

Le bruit & la fureur
des armes
Ne menacent plus ces

côteaux;
Jeunes Bergeres, sans al-
larmes
Conduisez vos nombreux
troupeaux.

Il n'est plus de guerres
cruelles,
Pour eux ne craignez
que les loups,
Et pour vous que les
infidelles,
Les indiscrets & les
jaloux.

A Fontainebleau le 4. Octobre.

Il eſt arrivé aujourd'hui un Courier de M. le Maréchal de Villars, parti du camp devant Fribourg le premier de ce mois.

La tranchée a été ouverte à la ville & au fort de ſaint Pierre à la hauteur, la nuit du 30. du paſſé au 1. on l'a pouſſée à la ville à dix-huit toiſes prés de la paliſſade du chemin couvert du front de l'attaque,

& à cent vingt toiſes de l'attaque du Château.

Il n'y a eu aux deux attaques que trente ou quarante hommes tuez ou bleſſez : il étoit déja arrivé quelques pieces de canon de Briſack, tout le reſte de l'équipage de l'artillerie étoit en marche ; les uns diſent que la garniſon n'eſt compoſée que de quatorze bataillons, d'autres diſent de dix. ſept.

Extrait d'une lettre du camp devant Fribourg ce 9. Octobre.

Les ennemis ſortirent avant hier à la pointe du jour ſur la droite de nôtre tranchée, M. le Marquis de Nangis qui y commandoit les voyant venir fit retirer tous les travailleurs, diſpoſa promptement ſes troupes, & fit un ſi grand feu qu'ils n'oſerent venir juſqu'au boyau, & ſe retirerent. M. de Nangis fit ſortir

en même temps les grenadiers d'Iſſenghien & de Royal Rouſſillon, commandez par M. de Chimene Colonel, & Meſſieurs de Mas & de l'Ile Capitaines, qui pouſſerent les ennemis juſques dans les paliſſades. M. de Nangis ſe louë fort de ces Meſſieurs.

Nos ſappes ſont de cette nuit ſur les glacis même de la nuit derniere, & nous eſperons d'attaquer bientôt une lunette & le chemin couvert. Les ennemis firent hier une ſortie aſſez

violente à l'attaque du Châ-
teau : Ils prirent nôtre sap-
pe gauche à revers ayant
de bouche par derriere
leurs redoutes, les trois
Compagnies de Grenadiers
qui étoient à cette tête
n'ont pû resister long-tems
~~malgré leur grand~~ courage,
ils ont été obligez de se
retirer jusqu'à la croisée
des deux sappes, les enne-
mis nous ont dérangé pen-
dant ce temps-là quelques
Gabions, un moment après
nos Grenadiers ont remon-
té, & ont obligé les en-

nemis de ſe retirer. M. de S. Sernin qui s'eſt appercû le premier de la ſortie des ennemis fit avertir le Brigadier de tranchée, & y fit faire les diſpoſitions. Nous y avons eu un Capitaine de Grenadiers tué, un bleſſé, & trois ou quatre autres Officiers tuez ou bleſſez, & environ cinquante ſoldats.

Au camp devant Fribourg le 10. *Octobre.*

Nous eſperons être les

maîtres de la ville le 18. ou le 20. du courant, nous en ſommes ſi prés que nous deboucherons cette nuit dans le chemin couvert : La Maiſon du Roy continuë à porter la faſcine, & il y en a tous les jours quelques-uns d'emportez du canon, un Brigadier des Gardes du Corps a été du nombre. On travaille à une ſeconde batterie de ſix pieces de canon à l'attaque du fort, & à une de dix mortiers. Elles ſeront toutes deux en état de tirer demain, & nous

ſerons en état de pouſſer nos tranchées avec plus de ſuccez. Nous croyons à preſent que la marche du Prince Eugene n'eſt que pour venir ſe poſter à Rotville, & s'y retrancher, couvrir le pays, & empêcher que nos partis ne penetrent plus avant dans l'Empire, ou que le Maréchal de Villars n'ait quelques deſſeins ſur cette place, & ſur celle de Filingue, d'autant que ce Prince a laiſſé dans ſon camp de Mulberg une partie de ſes

troupes ſous les ordres du Prince de Virtemberg.

M. de Malauſe a été emporté d'un boulet de canon en portant la faſcine, il eſt fort regreté.

Nouvelles d'Eſpagne.

On écrit de Madrid du 28. Septembre, que le 23 la Reine y étoit heureuſement accouchée d'un Prince qui doit être nommé D. Ferdinand, que le Roy accompagné des Grands, de la Nobleſſe, & d'un nombre infini

de peuple, alla faire chanter le *Te Deum* à Nôtre-Dame d'Atocha en action de graces, que les trois nuits suivantes la naissance du Prince avoit été celebrée par des feux de joye & des illuminations par toute la ville, & qu'en cette consideration le Roy avoit rappellé le Duc d'Arcos qui avoit été relegué en une de ses terres. Plusieurs lettres de Madrid portent que les Officiers des Maisons Royales, les Presidents de divers Tribunaux, ceux

qui en dépendent, & preſque tous les chefs de familles, avoient fait des dons gratuits pour les dépenſes de la guerre de Catalogne, & qu'on ne douroit pas que les autres villes, & toutes les Provinces n'en fiſſent de même : que les Gardes de Sa Majeſté, & beaucoup d'autres troupes de cavalerie & d'infanterie, outre celles qui viennent d'Eſtramadure, marchoient vers l'armée campée devant Barcelonne. On mande de l'armée de devant Barcelonne

lonne que le Duc de Popoli l'avoit fait enfermer par une ligne qui s'étend depuis la riviere de Besos jusqu'au Llobregat, avec des redoutes d'espace en espace, & deux forts aux extremitez, pour faciliter le débarquement des vivres & des munitions à l'embouchure des deux rivieres, que les assiegez n'avoient fait que quelques sorties, dans lesquelles ils avoient été repoussez vigoureusement & avec perte, qu'ils avoient peu de vivres, manquoient

d'argent, & de plusieurs autres commoditez; que la garnison n'étoit que de deux mille cinq cens hommes de troupes reglées, la plûpart Allemans des troupes de l'Archiduc, qu'ils ont engagez à prendre parti avec eux, & que plusieurs Vigueries avoient prêté l'obeissance, entre autres la ville Episcopale d'Urgel, qui avoit envoyé offrir de se soumettre, & d'ouvrir ses portes; que les rebelles avoient fortifié un poste appellé le Calvaire prés des

Capucins, lequel les Orfévres & les Droguiſtes de la ville s'étoient chargez de défendre : mais que le Duc de Popoli l'ayant fait attaquer, ils avoient été forcez, & preſque tous paſſez au fil de l'épée. On mande de Vich que Don Feliciano de Bracamonte y étoit entré, & qu'il travailloit à reduire à l'obeiſſance les païs voiſins, où il y avoit encore pluſieurs rebelles, que le Comte de Fienne avoit chaſſé Nebot d'Aulos ſur le Fluvian, &

qu'il le pourſuivoit vers la Cerdagne, où il s'étoit retiré, pendant que le Marquis d'Arpajon le pourſuivoit d'un autre côté avec un détachement de l'armée du Duc de Popoli, que ce rebelle avoit dans ſa retraite augmenté ſa troupe juſqu'au nombre de douze cens chevaux, & de quatre mille fantaſſins, & qu'il avoit marché avec tant de diligence qu'il étoit arrivé le 15. Septembre dans la plaine de Cerdagne à une lieuë de Mont Iouis, où il faiſoit

de grands desordres, que toutes ses troupes subsistoient des provisions qu'elles faisoient dans le plat païs, qu'il menaçoit d'attaquer Puycerda, dont les fortifications sont démolies. Les lettres du camp devant Barcelonne du 16. Septembre portent que les rebelles ayant fortifié le Monastere de santa Madrona dans la montagne au-dessous du Château de Montjouy, le Duc de Popoli fit dresser une batterie pour les en chasser ; les assiegez firent

une ſortie pour interrompre ce travail : mais ils furent repouſſez avec perte de quarante hommes, l'artillerie ayant fait des breches conſiderables à ce poſte ; le Duc de Popoli le fit attaquer par les Gardes Eſpagnoles, qui l'emporterent avec peu de reſiſtance, & pourſuivirent ceux qui le défendoient juſqu'aux chemins couverts de la ville & du Château de Montjouy, on en tua un grand nombre, & trente furent faits priſonners ; que le déta-

chement commandé par Don Feliciano de Bracamonte, qui pourſuivoit Nebot, l'avoit attaqué, & obligé de ſe retirer vers Caldas de Monbuy, où ce rebelle n'oſa l'attendre, quoique ce lieu fût fort par ſa ſituation, & entouré de murailles. Il voulut gagner la plaine de Vich : mais il fut coupé par le Comte de Fienne, & par Don Tiberio Carafa, ce qui l'obligea à ſe retirer dans les montagnes. On écrit de Puycerda que le Comte de Fienne

avoit chaſſé Nebot de la Cerdagne, & qu'il l'a obligé à ſe retirer du côté d'Urgel, que les troupes de ce rebelle avoient fait de grands deſordres dans tous les lieux où elles ont paſſé, que neanmoins leur nombre diminuoit de jour en jour par la deſertion, & que Nebot continuoit ſa fuite avec toute la diligence poſſible vers la Conca de Tremps, que le Comte de Fienne le pourſuivoit, tandis que Don Feliciano de Bracamonte marche avec un déta-

détachement de quatre à cinq mille hommes pour lui couper le chemin du côté de Cardone.

Les lettres de Girone du 25. Septembre portent qu'un des Principaux Chefs des rebelles, accompagné de vingt-deux hommes, étoit venu se soûmettre au Commandant de Vich, & qu'un député du Bailli de Roda étoit venu en cette ville avec quatre des principaux auteurs de la revolte, pour implorer la clemence du Roy. Les der-

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

nieres lettres du camp devant Barcelone portent que ceux qui commandent dans la ville avoient fait publier une ordonnance pour obliger tous les habitans, sous peine de la vie, à dénoncer tout ce qu'ils ont de monnoye, de vaisselle d'or & d'argent, & de joyaux, dont le Receveur leur donnera des reçûs payables par la députation, quand elle sera en état de le faire, qu'on avoit par ce moyen trouvé quelque quantité d'argent monnoyé & en matiere,

qu'ils avoient reçû quelques rafraîchissemens pendant que les Galeres étoient allé escorter un convoy de blé, d'artillerie & de munitions, ce qui a obligé le Duc de Popoli a renouveller les défenses d'y porter aucunes provisions, changeant la peine des galeres en celle de la vie : qu'il étoit arrivé au camp vingt bataillons & vingt escadrons des troupes d'Estramadure, & autres Provinces d'Espagne, & qu'on travailloit à décharger le

convoy que les galeres avoient escorté ; que le Duc de Popoli avoit envoyé un trompette aux Magistrats de la ville pour les sommer de se rendre, avec menaces que s'ils attendoient que les batteries fussent en état, il n'y auroit point de quartier pour eux.

On mande de Naples que le Comte de Thaun n'oublie rien pour le soulagement des peuples, qu'il apporte tous ses soins pour faire diminuer les vivres qui y sont fort chers. On

a distribué dans les places fortes du Royaume les troupes qui sont venuës de Catalogne, & les troupes Allemandesdoivent être envoyées dans leMilanez: qu'il est venu un ordre delaCour de Vienne d'envoyer des vivres & des munitions de guerre aux Barcelonois, ce qui sera de difficile execution, d'autant qu'on sçait qu'il est sorti du port de Toulon plusieurs vaisseaux de guerre qui sont allé croiser dans les mers de Catalogne, avec ordre de

se saisir de tous les bâtimens qu'ils trouveroient être chargez pour Barcelone, de telle nation qu'ils puissent être.

On mande de Cadix du 5. qu'il est parti de ce port quatre vaisseaux de guerre, pour aller croiser dans la Mediteranée, & être employez au siege de Barcelonne. On a aussi embarqué toutes les troupes de l'Andalousie, lesquelles avoient été employées au blocus de Gibraltar. On a aussi embarqué du canon, des mor-

tiers, & beaucoup de munitions de guerre. On équipe encore deux autres vaiſſeaux, qui prendront la même route. On a publié dans cette ville la ſuſpenſion d'armes avec les Portugais : le temps n'eſt pas limité, elle doit toûjours durer juſqu'à la concluſion de la paix entre les deux Couronnes. Un vaiſſeau Portugais attaqua avant-hier prés du Cap de ſaint Vincent, deux Corſaires qui y croiſoient depuis 15. jours, & aprés deux heu-

res de combat il en coula une à fond, & on obligea l'autre à se rendre.

Un vaisseau François vint hier moüiller à nôtre rade; il vient de la Martinique: on le tient riche de plus de huit millions pour le compte des Negocians François. Il prend des rafraîchissemens, & remettra en bref à la voile pour les ports de France.

Nouvelles d'Angleterre.

On mande de Londres

que la Reine a donné au Comte de Seafield la Charge de Chancelier du Royaume d'Ecosse, & au Comte de Marr celle de Secretaire d'Estat pour le même pays; qu'il y avoit eu à Vvindsor un grand conseil, dans lequel le Duc de Schrevvsbury avoit été declaré Viceroy d'Irlande, conservant sa Charge de grand Chambellan; que le 22. Septembre le Chevalier Cotterel, Maître des Ceremonies, alla porter au Duc d'Aumont, Ambassa-

deur extraordinaire de France, le presen de la Reine, qui est un portrait de Sa Majesté, enrichi de diamans d'un trés-grand prix; que le 24. le Duc d'Aumont alla à Vvindsor la remercier, & prendre congé d'elle; que le Comte d'Oxford, grand Tresorier, avoit donné il y a quelques jours ses ordres pour payer à Chatam les équipages de douze vaisseaux de guerre qui y sont, & de cinq autres qui sont à Plimouth, afin de les congedier & de

ſoulager l'Eſtat de cette dépenſe ; & qu'il avoit envoyé le 6. d'Octobre, ſous une bonne eſcorte, une ſomme conſiderable à Vvolvvich & à Deptford, pour payer les équipages de cinq vaiſſeaux de guerre qu'on veut auſſi licentier. Que les élections continuoient dans les Provinces à l'avantage des Anglicans; qu'on avoit même remarqué que de quarante-quatre députez que la Province de Cornoüaille choiſit, il y en avoit trente de ce par-

ti, & quatorze ſeulement pour celui des Vvighs. On écrit de Briſtol, que le jour qu'on y travailloit aux élections dans la halle où on a coûtume de les faire, le peuple ſe ſoûleva contre les Vvighs & les en chaſſa, & que s'étant retirez dans la maiſon d'un marchand voiſin, il les y pourſuivit, & y fit beaucoup de dommage avant que les Magiſtrats puſſent y mettre ordre.

Nouvelles d'Utrecht.

On écrit d'Utrecht, que le 5. Octobre les Ambaſſadeurs d'Eſpagne reçûrent un courier qui leur apporta la nouvelle que la Reine étoit accouchée d'un troiſiéme Prince, qui avoit été nommé Ferdinand ; que le 9. le Duc d'Oſſone, pour celebrer la naiſſance de ce Prince, donna un magnifique repas à divers Miniſtres & autres perſonnes de diſtinction, & que le ſoir

ſon Hôtel fut illuminé en dehors & en dedans, & orné d'une decoration magnifique d'emblêmes & de deviſes ſur des medaillons.

Les lettres de la Haye portent que le Comte de Strafford & les députez des Eſtats Generaux eurent une conference avec le Prince Kurakin & le Baron de Gersdorf, envoyez du Czar & du Roy Auguſte, & enſuite avec le Baron Palmquiſt envoyé du Roy de Suede, touchant les affaires du Nord, & que les Eſ-

tats de Hollande avoient donné la charge de contre-Amiral de l'Amirauté de la Meuse au Capitaine Jacob van Koperen, & celle de l'Amirauté d'Amsterdam au Capitaine Lucas de Veth. Les nouvelles d'Allemagne portent qu'un parti François avoit enlevé cinquante soldats Allemans à une lieuë au-dessus de Cologne; que le 7. les troupes de Prusse & de Hanover étoient encore au-deçà du Mein; & que le Prince Eugene, qui étoit encore le

6. en ſon camp de Mulberg, avoit détaché ſix regimens de cavalerie & dix bataillons, pour renforcer le camp du General Vaubonne, qui ſe retranchoit prés de Rotvveil.

On écrit de Cologne, que le Roy de Pruſſe fait faire des levées à Veſel & dans tous ſes Eſtats, & qu'il prend à ſon ſervice les ſoldats licentiez par les Eſtats voiſins ; que les troupes de ce Prince qui ſe preparoient à paſſer le Mein pour aller joindre l'armée de l'Empire,

pire, avoient reçû un contre ordre.

Au Camp de Fribourg le 15. Octobre.

Relation du Maréchal de Villars.

Monsieur le Maréchal ayant resolu en même tems d'attaquer une lunette & tout le chemin couvert du Poligone, où nous allons, on commanda quarante Compagnies de Grenadiers distribuez en divers endroits, les uns pour atta-

quer & d'autres pour soutenir ; le hazard fit que les ennemis, qui avoient preparé une sortie de douze cent hommes, commandez par le General Major Vveitersheim, un Brigadier & deux Colonels, commençoient à sortir du chemin couvert. Le quart de ces gens étoient déja sur le glacis, lorsque nos grenadiers débouchoient pour attaquer la lunette & le chemin couvert ; ces gens qui faisoient une sortie considerable se voyan

chargez, furent bien tôt renverſez; l'on en tua un trés grand nombre, le General Major fut pris avec un Colonel, ces douze cent hommes étant troupes choiſies. La plûpart ſe placerent dans le chemin couvert à la droite & à la gauche de l'attaque, & firent un trés-grand feu.

La lunette étoit défenduë par deux cens hommes choiſis, & ordre du Gouverneur de ſe défendre juſqu'au dernier homme, avec promeſſe d'être bien ſoute-

nus, outre cela il y avoit cent trente hommes dans la communication du chemin couvert à la lunette : mais ils furent emportez d'abord par nos grenadiers, qui se logerent dans la communication ; l'on ne devoit pas s'attendre que deux cent hommes coupez, & à qui l'on promettoit quartier le refusassent ; tous nos Grenadiers qui voulurent entrer furent renversez à coup de hallebarde & de faulx. Le Marquis de Vivans Lieutenant

General commandant la tranchée y mena les bataillons & les drapeaux de Poitou, & de Royal Rouſſillon, les Colonels à la tête, ils marcherent à la lunette, les ennemis firent grande reſiſtance, ce qui obligea Meſſieurs de Coigny, le Comte de Broglio, Nangis, Contades, le Marquis de Broglio, Châtillon, volontaires auprés du Maréchal de Villars, de marcher à cette lunette. On fit avancer cent cinquante dragons qui paſſerent ſur le glacis

pour ne pas troubler l'attaque trés-vive des bataillons, & faisant un dernier effort la lunette fut emportée, & presque tous ceux qui la défendoient tuez; ensuite on continua les logemens sur tous les angles saillans du Poligone attaqué, le grand feu des ennemis, les bombes qu'ils nous jettoient n'ont pas empêché que nos logemens ne se soient trouvez en fort bon état à la pointe du jour. Le Marechal de Villars voyant que les troupes étoient fa-

tiguées, & ne voulant pas que les ennemis, qui avoient déja fait plusieurs sorties, pussent détruire les têtes de nos logemens, envoya ordre à la brigade de Limosin la plus voisine, de venir à la queuë de la tranchée ; on fit aussi marcher cinq cens hommes de la brigade de Picardie, & les trois bataillons de Lorraine, avec ordre à la brigade de la Sarre de se tenir prête, tant pour être superieur en troupes, ne rien craindre, que pour avoir des travailleurs

tout prêts pour remplacer ceux qui étoient hors de combat.

Le Maréchal ſe louë beaucoup de toutes ſes troupes. Monſieur de Vivans Lieutenant General de tranchée a fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave Officier. Monſieur de Silly Maréchal de Camp a trés utillement ſervi à l'attaque du centre où commandoit le Sieur Monerot Colonel, Commandant d'Alſace. M. d'Ormeſſon Brigadier commandoit la gauche,

gauche, Messieurs les Comte de Roucy & Valory étoient auprés du Maréchal de Villars, & avoient trés-bien dirigé les attaques & services d'Ingenieurs, dont la plûpart ont été tuez ou blessez. Nous avons perdu plusieurs Capitaines de Grenadiers, desquels on ne peut trop louer la valeur; les Grenadiers des Gardes ont fait des merveilles, tous leurs Officiers ont été tuez ou blessez. Monsieur de Conta de Major General, qui portoit & faisoit exe-

cuter tous les ordres, a été enverſé d'un coup de ca-
ıon, & le viſage percé de
›luſieurs coups de pierres,
ıe Comte de Croiſſy volon-
taire, le Duc de Fronſac
& le Marquis de Nangis
ont reçû des coups de
pierre à la tranchée. M. le
Maréchal a reçû un coup
de pierre à la hanche; cet-
te action eſt des plus glo-
rieuſe pour les troupes du
Roy, & d'un ſuccés bien
avantageux, puiſqu'elle a
impoſé ſilence à une gar-
niſon qui a montré tant de
ʼvaleur.

Nous sommes logez sur les angles saillans du chemin couvert, le General Vveistheim a dit que le Gouverneur de la place avoit assuré la garnison que le Prince Eugéne devoit les secourir ; il est vrai que le 12. ce Prince s'avanca sur Hosgraben, qui n'est qu'à cinq lieuës, & d'où il peut reconnoître nos postes: mais il s'en retourna le lendemain ; il y eut il y a deux jours une action trés-vive à l'attaque du Château, les ennemis firent une sortie con-

siderable ; & renverserent la tête de nôtre tranchée. Le Chevalier de Pezeux à la tête des bataillons de Laval reprit nos postes l'épée à la main, & tua un grand nombre des ennemis, Monsieur de Laval Colonel fut blessé, deux Capitaines de Grenadiers & un de Dragons tuez. On n'a point encore de liste des tuez & blessez.

Les Ducs de Guiche & Mortemart étoient volontaires dans cette action, prés du Maréchal de Villars.

Nouvelles de Hambourg.

On écrit de Hambourg que le Roy de Dannemark a envoyé priſonniers à Renſbourg les canoniers du Duc de Holſtein Gottorp, pour avoir refuſé de tirer le canon au paſſage de la Reine Doüairiere. Les Conferences continuent à Gottorp ſur les affaires du Holſtein, avec eſperance d'un heureux ſuccès : on eſt déja convenu de laiſſer entrer une certaine quan-

tité de provisions dans Tonningen, & on y a même introduit par eau des vivres, dont cette ville-là manquoit, & on en doit laisser entrer de huit jours en huit jours durant la negociation. On assure que le Roy de Dannemark consent qu'on mette dans Tonningen des troupes Angloises & Hollandoises: mais non pas de celles des Princes voisins, quoique la Reine de la Grande Bretagne offre d'en payer la moitié à cause que le Duché de Slesvvich où

Tonnigen eſt ſitué ne releve pas de l'Empire, il a cependant fait mettre ſes troupes en quartier d'hyver dans les Etats de Holſtein. On mande du camp devant Stetin qu'on avoit commencé à bombarder la place le 28. Septembre, que le General Meyerfeldt qui y commande avoit demandé une ſuſpenſion d'armes, qu'on lui avoit envoyé deux Officiers qui lui declarerent qu'on ne la lui accorderoit que pour ſept heures, ſurquoi il avoit offert de ren-

dre la place, pourvû qu'on lui donnât cinq jours pour écrire au Comte de Vvelling à Hambourg, ce qui lui a été accordé. Les lettres de Vviſmar portent qu'on avoit appris de Suede qu'on embarquoit à Careshaven dix à douze mille hommes, pour les tranſporter en Pomeranie.

Les nouvelles d'Andrinople, touchant les affaires du Roy de Suede, paroiſſent ſi incertaines qu'on a peine à y adjoûter foy ; elles aſſurent que la ſanté

du Roy de Suede eſt entie-
rement retablie, & qu'il
eſt encore avec ſes Dome-
ſtiques, & un grand nom-
bre d'Officiers à Demir
Tocca prés d'Andrinople,
que le Sultan eſt dans le
deſſein de maintenir la paix
avec la Pologne, & qu'il
ne fait avancer ſes troupes
que pour fortifier Choczin,
qu'Abdi Bacha, qui com-
mande l'armée eſt parti le
premier Septembre de Cze-
czora avec les Turques &
le Kan des Tartares de Ste-
phanvvitz ſur le Pruth :

que le ſept ils étoient arrivez à Choczin avec une nombreuſe artillerie & des batteaux à faire des ponts: que Abdi Bacha s'eſt campé à la droite de Choczin, & le Kan des Tartares à la gauche, s'étendant juſques vis-à-vis de Zuaniecz : qu'ils avoient rencontré ſur leur route d'autres troupes Othomanes qui marchoient pour les aller joindre, qu'il eſt arrivé dc Valaquie & de Moldavie deux mille huit cents chariots

chargez de provisions, qu'ils ont fait demander au Gouverneur de Caminietz de leur faire fournir des vivres en payant, ou de permettre aux Polonois d'en apporter : mais que le Gouverneur de Caminietz leur avoit répondu qu'il ne pouvoit pas le faire sans un ordre du Grand General de la Couronne, à qui il écriroit incessamment. Toutes ces particularitez donnent d'autant plus d'inquietude, que les Turcs

n'ont pas beſoin d'une armée de cent mille hommes avec tant d'artillerie, & d'autres preparatifs pour le ſeul deſſein de fortifier Choczin, auquel on ne s'oppoſe pas, quoyqu'on prétende que cela ſoit contraire au Traité de Carlowitz, qui porte qu'on ne pourroit de part & d'autre fortifier aucune place ſur la frontiere.

MARIAGE.

Le 6. de ce mois M. le Comte du Broſſay, frere de M. le Marquis du Broſſay, épouſa au château de Mauvon Madame la Marquiſe de la Chainelaye, de la maiſon de Saucour-Belforriere. Elle étoit veuve de Roumilly, Marquis de la Chainelaye, Gouverneur de Fougerres, & eſt mere du Marquis de ce nom, qui a épouſé Mademoiſelle Ranchein, & de

Madame la Ducheſſe de Gévres.

M. le Comte du Broſſay s'appelle Joſeph-Joachim du Maz, maiſon trés-noble & trés-ancienne ſortie de celle de Matfellon, qui dans tous les temps s'eſt diſtinguée ; & ſans entreprendre d'en faire la genealogie, je diray ſeulement que ſous les Ducs de Bourgogne elle a donné un Jacques du Maz grand Etendard de ce Duché, dont les actions ſont écrites dans pluſieurs hiſtoires.

Ce fut le fils de ce Jacques qui ayant été envoyé ambaſſadeur au Duc de Bretagne par le Duc de Bourgogne, quitta quelque tems aprés le ſervice de ce Duc pour celui du premier, qui le voulant établir en Bretagne, le maria à ſa fille naturelle nommée Madame de Baucours. Le contrat qu'on garde dans cette maiſon eſt trop ſingulier pour n'être pas mis ici.

Je baille à ma fille Jeanne la Terre & Seigneurie de

Brouſſay y gravée, à bonne condition que je pourrons quand je voudrons y hétrez & hebergez en pieſance. Depuis ce temps cette maiſon a eu de grandes alliances en Bretagne.

Il y a plus de cinq cens ans qu'un Guyon de Laval-Monmorency, dont la femme étoit de la maiſon de Matfellon, & par conſequent parente de celle du Maz, faiſant ſon teſtament pour partir pour la Terre Sainte, inſtituë pour en être les executeurs l'Evê-

que

que de Rennes, l'Abbé de Clermont prés Laval, & Raoul du Maz & Geoffroy de Monburchier, qualifiez dés ce temps de Chevaliers.

Cette maiſon, originaire d'Anjou, y a long-tems poſſedé la Terre de Durtal, tombée à preſent dans celle de Meſſieurs de la Rochefoucault & celle de la Veſouſiere, ou dans le bourg de Boirre. Leurs anciens tombeaux y ſont encore. Le dernier qui fut Seigneur de ces Terres é-

toit Evêque de Dol.

Sous Louis onze Jean du Maz étoit Grand Maître des Eaux & Forêts de France, Charge trés-conſiderable dans ce temps-là.

Cette maiſon a eu deux branches en Bretagne; celle de l'aîné, qui eſt celle du Broſſay.

Et celle des Barons de Montmartin, Comte de Terchands. Cette derniere eſt diſtinguée, puis qu'ils étoient Gouverneurs de Vittray ſous les Ducs de

Bretagne ; Gouvernement qu'ils rendirent quand cette Terre tomba aux Ducs de la Tremoille.

Les Comtes de Terchands étoient Gentilshommes de la Chambre ſous François Premier, & la Bretagne honora Jean du Maz de ſa deputation, avec un de la maiſon de Guemadeve, aux Eſtats generaux de Blois.

Depuis ils ont eu les mêmes Charges ſous Henry quatre, qui les honoroit ſi fort de ſes bontez,

qu'on y conſerve encore des lettres de ce grand Roy, dont l'intitulé eſt de ſa main en ces termes *Pourmon ami le Baron de Montmartin.* Cette maiſon a été de tous les tems ſi attachée au Roy, que ſa deviſe eſt, *Crains Dieu, honore le Roy.* Ce qui ſe voit encore écrit au château de Terchands dans tous les endroits les plus remarquables.

Cette branche eſt finie; la derniere femme de cette maiſon étoit Eliſabeth de Baumanoir-Lavardin, qui

n'eut que des filles, l'aînée desquelles fut mariée à M. le Comte de Marcé, de la maison de Goujon de la Moussaye.

La seconde à M. le Comte de Dussé Montgommery, dont étoit fille Madame la Comtesse de Quintin, depuis Madame la Comtesse de Mortagne.

Il ne reste donc plus que celle du Brossay; & sans parler davantage, je dirai seulement que René du Maz, ayeul de Messieurs du Brossay d'aujourd'hui, mou-

rut Maréchal de Camp, aprés avoir été envoyé de la Reine Mere en Angleterre, où il étoit lorſque Charles premier eut le cou coupé; & avoit épouſé Gillone de la Marſelliere, fille de François Marquis de ce nom, & de Françoiſe d'Harcour, ſœur de M. le Marquis de Beuvron, Gouverneur de Rouën.

Elle épouſa en ſecondes noces M. le Duc de Bouillon-la-Marcq. Elle avoit trois filles. L'aînée épouſa le Marquis de Coeſquin;

la ſeconde le Marquis du Broſſay, dont nous parlons ; & la troiſiéme le Marquis du Bellay, & en ſecondes noces M. le Preſident de Thou, ambaſſadeur en Hollande.

René du Maz eut de Gilonne de la Marſelliere Charles du Maz, qui épouſa Helene du Gueſclin, de la maiſon de Berrand du Gueſclin Connêtable de France, dont ſont nez Monſieur le Marquis du Broſſay, qui a épouſé Marie-Yolande de la Baume de

la Valiere ; & M. le Comte du Broſſay, dont on vient de parler. Leurs grandes alliances, qui les font appartenir à Meſſieurs d'Harcour, de Matignon, de Rieux & autres, & le rang que leur maiſon a toûjours tenu en Bretagne, où les Eſtats les ont honorez tant de fois de leurs grandes deputations, ne doivent pas permettre à perſonne d'en parler autrement.

Suite de la Dissertation Philosophique sur l'ame des bestes.

Une personne de ma connoissance qui a vescu pendant 9. années dans la Loüiziane au Canada, m'a assuré que rien n'est plus certain, que ce que Lahontan & autres Auteurs rapportent des Castors de ce Pays ; sçavoir, que ces animaux s'assemblent en quantité, & rongent par le pied, des arbres qui sont le long des bords des ruisseaux, en telle sorte qu'ils

les font tomber dans le travers de l'eau pour en arrester le cours, & soustenir la terre qu'ils jettent ensuite dedans au devant de ces arbres, & dont ils font des Chaussées. Et pour cet effet la societé de ces ouvriers est commandée par un chef; les uns cernent & arrachent à belles dents des gazons, & les chargent ensuite sur les queuës des autres, qui sont faites comme une sole; ceux-cy marchant gravement & droits sur leurs jambes de derriere,

traisnent leur charge jusques sur ces arbres, & la déchargent ensuite dans l'eau. A mesure que la digue s'esleve il y a des ouvriers qui ont soin d'y pratiquer des appartements pour se loger, des greniers pour conserver l'écorce d'arbre qu'ils y amassent pour leur nourriture; & des galleries souterraines pour aller à la pesche dans les estangs formez par ces digues. Il y a jusqu'à des hospitaux pour retirer leurs malades fatiguez du tra-

vail ; & d'un autre coſté les faineants qui ſe couchent ſur le dos pour ſe repoſer, ſans avoir le deſſous de la queuë écorché, à force de charier des gazons, y ſont rigoureuſement punis & chaſſez. Les digues ſont artiſtement recouvertes de gazon, enſorte que la pluye ne peut les endommager, & qu'on paſſe aiſément deſſus ſans ſe douter de rien.

Beaux exemples que les ſtupides beſtes nous fourniſſent, non ſeulement pour avoir ſoin des malheureux,

mais encore pour ne point ſouffrir dans les Etats de ces gens qui ſe croyent uniquement faits pour vivre & joüir du travail d'autruy.

4. On ſçait aſſez que les beſtes ont auſſi l'inſtinct de chercher des remedes pour leurs malades ; que les Chiens mangent du chiendant pour s'exciter à vomir ; que les Gruës ſe donnent des lavements ; que les Macreuſes qui n'ont point de jabot avalent force petits cailloux, pour broyer

dans leur gozier les petits coquillages dont elles se nourriſſent, & quantité d'autres ſingularitez qui regardent leur ſanté. Et peut eſtre les hommes ſont-ils encore redevables aux beſtes des premieres régles de la Medecine.

Prétendra-t-on donc encore que les machines ſont auſſi capables de prévoyance & de crainte, de former des ſocietez, de baſtir des domicilles, d'avoir pitié des malheureux, de punir les vauriens, & en un mot

de trouver des remedes contre ce qui peut les endommager ? Il vaut mieux penſer que les premiers Auteurs de ce beau ſyſteſme n'avoient pas une parfaite connoiſſance des proprietez des beſtes, & que leurs Sectateurs ont mieux aimé s'attacher ſervilement à leur opinion ; que de ſe donner la peine d'examiner eux-mêmes la queſtion avec toute l'exactitude qu'elle demande, comme ce n'eſt que trop l'ordinaire.

5. A l'égard de l'inſtinct

des beſtes pour ce qui regarde l'éducation de leurs petits, qu'y a-t-il de plus admirable que de voir cette mépriſable & ſtupide Araignée, dont nous avons déja parlé, s'ourdir un ſac d'une toile tres-fine & tres-forte, pour y pondre & y conſerver ſes œufs & ſes petits : Un Loriot ſuſpendre ſon nid à 3. branches d'arbre par trois fils de plus d'une demie aulne de longueur chacun, de crainte apparemment que les Ecureüils ou les Belettes ne

viennent manger ſes œufs, ou ſes petits ; & qui ſçait auſſi ſi ce n'eſt point encore pour bercer ces nouveaux nez, & les endormir, tandis que leurs parens leur cherchent la vie ? Un Tirarache ou Moineau aquatique attache le ſien librement à deux ou trois roſeaux, afin qu'il puiſſe flotter ſur l'eau, hauſſer & baiſſer comme elle, ſans en eſtre emporté, c'eſt ce que j'ay vû pluſieurs fois avec beaucoup d'admiration. On raconte auſſi que

les ſtupides Hiboux ont ſoin de caſſer les pattes aux ſouris qu'ils apportent à leurs petits, & qu'ils laiſſent en reſerve dans leurs trous, & meſme d'apporter du bled à ces ſouris pour vivre, afin que leurs jeunes éleves ayent le plaiſir de les croquer toutes vivantes, quand la faim les prend, & qu'ils trouvent tousjours par ce moyen de la viande fraiſche à manger. Sur tout les Aigles ont grand ſoin de plumer & d'arracher le poil des animaux qu'ils ap-

portent à leurs petits, de crainte qu'un peu trop de gloutonnerie ne les faſſe étrangler. Je ne parle point des Guenons qui portent leurs petits ſur leurs épaules juſques au haut des toits & des arbres, pour leur apprendre à grimper, & peut eſtre auſſi à mépriſer les dangers.

Mais je ne ſçaurois aſſez admirer l'inſtinct qui donne une intrepidité & un courage ſurprenant, (& qui va quelquefois juſqu'à la fureur) aux animaux qui

ont des petits, pour en oſer attaquer d'autres d'ailleurs beaucoup plus méchants qu'eux, & les chaſſer, lorſqu'ils s'en veulent approcher; ny cette tendreſſe plus que maternelle qui porte les Perdrix à ſe jetter, pour ainſi dire, dans la gueule des chiens de chaſſe pour les amuſer, & donner lieu à leur petits de s'évader; c'eſt ce que j'ay veu cent fois, non ſans un veritable eſtonnement.

Qu'y a-t il de plus conſtant, & en meſme temps

de plus inconcevable que l'hiſtoire des Pigeons qu'on emporte d'Alep à Alexandrette en Syrie (ou tout au contraire) par l'eſpace de 50. ou 60. lieuës, & qu'on laſche enſuite avec une lettre au col, ſitoſt qu'on eſt arrivé ; car ces courriers de l'air prennent auſſitoſt leur eſſor juſques au deſſus des nuées, & montent tant qu'ils apperçoivent leur chere patrie, & le lieu de leurs petits, & de leur compagne, où ils ſe rendent en trois ou quatre heures de

temps au plus. Par ce moyen on apprend des nouvelles toutes recentes qu'on ne pourroit ſçavoir, que pluſieurs jours aprés. Il eſt évident auſſi que les differentes eſpeces de Mouches à miel, comme les Abeilles, les Gueſpes, les Freſlons, Bourdons, Taons, &c. doivent avoir une ſagacité pareille à celle des oiſeaux, pour reconnoiſtre le lieu de leur domicile & leurs ruſches. Gōedart écrit dans ſon Livre des inſectes, qu'il a eu chez luy

une taniere où il a obſervé que les Taons, lorſqu'ils travaillent aux cellules deſtinées pour leurs œufs, ont auſſi un Commandant comme les Caſtors, lequel a ſoin d'eveiller les ouvriers dès la pointe du jour par le bruit de ſes ailes. Qu'auſſitoſt chacun s'en va à ſon ouvrage, ceux qui ont un an paſſé vont chercher la cire & le miel, pour baſtir les cellules ou nids, & pour vivre, & outre cela de l'eau pour détremper de la terre & en former des voutes.

Les jeunes Taons, comme aides maçons, détrempent cette terre, & en font des boulins ou rouleaux qu'ils roulent enſuite avec leurs pieds de derriere juſqu'aux ſommets des ouvrages, où les plus anciens qui ne ſont plus propres qu'à baſtir les reçoivent, & en forment des voutes au deſſus de ces nids, de crainte qu'il ne tombe de la terre dedans. Les plus vigoureux ont ſoin de faire la chaſſe, & d'étrangler ſans miſericorde les vauriens, qui non con-

tens

tens de ne point travailler, vont encore manger la nourriture des ouvriers en leur absence.

Si l'on traittoit ainsi tous ceux qui en usent de mesme dans les Estats policez, il n'y auroit pas tant de faineants & de voleurs, & l'abondance y regneroit en la place du brigandage.

Au reste quoyque je n'aye pas de témoin oculaire des merveilles des Taons, il n'y a pas cependant plus de peine à les croire que celles des Fourmis & des

Caſtors dont je ſuis certain, ou que celles des Abeilles qui les ſurpaſſent peut-eſtre encore de bien loin, comme on la veu dans le Mercure de Paris de l'année 1712. au mois d'Avril. Car on peut aſſeurer qu'il n'y a peut-eſtre pas d'animal ſi brute qu'il ſoit, qui ne devienne comme ſenſé & intelligent lorſqu'il s'agit de ſa conſervation, ou de la production de ſes petits. Eſt-il rien qui paroiſſe plus brute qu'un Limaçon? il creuſe ce-

pendant un nid en terre pour y pondre ſes œufs ; il les couvre enſuite d'une eſpece de cole qui ſe durcit extrememẽt, & qui les conſerve contre les inſectes & contre toutes les injures du temps. Qu'eſt-il de plus peſant qu'une Tortue, elle ſort neanmoins du fond de la mer, elle vient creuſer un nid dans le ſable où elle fait ſa ponte, & recouvre enſuite ſes œufs de ce meſme ſable, afin que la chaleur du ſoleil ſuppléé au deffaut de la ſienne, qui

ne ſeroit pas ſuffiſante pour les faire éclorre. Les Saumons & pluſieurs autres poiſſons remontent les rivieres juſqu'à leur ſource, & ſouvent par l'eſpace de plus de cent cinquante lieuës, pour ſemer leurs œufs ſur la bouë & dans une eau peu profonde, afin que la chaleur du Soleil puiſſe les faire éclorre.

Faut-il que des beſtes pour qui nous avons tant de mépris, ſurpaſſent la pluſpart des Peres & Meres en tendreſſe & en ſoins

pour l'éducation de leurs enfants?

Quoy donc les Machines opereront-elles auſſi des prodiges pour enfanter d'autres Machines, pour les conſerver, & pour leur ſauver la vie; & apprendront-elles à nos ames raiſonnables à avoir des ſentimens de tendreſſe & de crainte; à eſtre laborieuſes, ſoigneuſes, courageuſes, & tant d'autres vertus neceſſaires à l'éducation des petits?

6. Mais auparavant que

de quitter ce ſujet, conſi-
derons un peu quel plaiſir
nos beſtes brutes prennent
à exercer leurs jeunes adul-
tes, dés qu'ils commen-
cent à courir, voler, ou
nager. Ne diroit-on pas
qu'elles ont recouvert une
nouvelle jeuneſſe pour
jouër & folaſtrer avec eux?
Que ne doit-on point pen-
ſer auſſi des jeux de ces
jeunes animaux, qui ſont
remplis de feintiſes, d'imi-
tations, & de ſingeries;
tantoſt ils feignent d'eſtre
fort en colere; & de ſe

mordre, tantoſt de fuïr, tantoſt de pourſuivre, tantoſt de flatter, tantoſt de craindre, en un mot ils imitent parfaitement les jeux des enfants, qui ne ſont jeux qu'en ce qu'ils ne ſont, comme ceux-là, que de pures fictions. Il n'eſt pas juſques aux plus ſtupides animaux, dont les amuſements de jeuneſſe ne cauſent beaucoup d'admiration, & de plaiſir à ceux qui les obſervent. Si quelqu'un en doute, il n'a qu'à conſiderer pendant quel-

que beau jour de Printems, les jeux des jeunes Araignées des jardins. On les trouve au ſoleil contre les murailles qui ſe livrent mille combats, moitié feints, moitié ſanglants ; là elles ſe mordent, ſe précipitent, s'arrachent les pattes, s'étranglent, & ſurpaſſent de bien loin, tout ce qu'on rapporte des gladiateurs ſur les arenes.

Les Machines ſeront-elles donc encore capables de fictions, & d'imitation comme les enfants, & produiront-elles

duiront-elles des opera» tions pour leſquelles elles ne ſont pas veritablement montées? Une montre par exemple qui eſt montée pour marquer deux fois douze heures par jour, s'a» viſera-t-elle, pour ſe divertir, & pour nous jouër, de les marquer en une heure, & reprendra t elle enſuite d'elle-meſme ſon ſerieux, & ſon veritable train. J'avouë qu'on entrevoit des étincelles de liberté dans le delire des enfants, par la communication qu'ils ont

avec nous de leurs pensées, & que nous ne pouvons rien appercevoir de ſemblable dans les animaux, avec leſquels nous ne pouvons point avoir cette ſorte de commerce. Mais ayant d'entrer plus ayant dans cette diſcuſſion, examinons encore quelques vertus des beſtes, qui nous aideront à prendre parti plus ſeurement.

7. Tout le monde ſçait aſſez l'attache, la fidelité, la ſoumiſſion & la reconnoiſſance, que les Chiens

ont pour leurs maiſtres, leur docilité, l'impatience qu'ils ont de les revoir quand ils ſont abſens, la triſteſſe que cette abſence leur cauſe, & la joye qu'ils marquent quand ils les retrouvent, ou lorſqu'ils peuvent leur rendre quelque ſervice; avec quelle chaleur ils prennent leur deffenſe, leur patience à en ſouffrir, leur perſeverance à leur eſtre ſoumis, leur contrainte & leur complaiſance pour eux. Un de mes amis ayant

fait emporter à dix lieuës de Paris un vilain Chien, qui s'estoit addonné chez luy, & qu'on n'avoit pû en estranger à force de coups de baston ; ce Chien revint à sa maison aprés quelques jours. Le maistre las de le maltraiter luy fit lier les quatre pattes, attacher une pierre au col, & le fit jetter de dessus le pont Marie dans la Seine. Le Chien ne laissa pas de se sauver, (ce que j'aurois toutes les peines du monde à croire, s'il ne m'estoit arrivé une cho-

ſe toute pareille,) & s'en revint au plus viſte donner de nouveaux teſmoignages d'une fidelité & d'une ſoumiſſion inviolables à ſon maiſtre adoptif, lequel en fut tellement touché d'eſtonnement, qu'il changea dans le moment toute ſa rigueur en affection. Tout Paris a veu avec ſurpriſe, il y a environ cinquante ans la conſtance invincible d'un Chien, qui demeura pendant pluſieurs années collé ſur la foſſe de ſon maiſtre, dans le cimetiere des

saints Innocens, sans que ny flatteries, ny menaces, ny la necessité peussent l'en tirer. Ayant bleſſé une fois un Lievre, il ſe ſauva dans une vigne, où je le ſuivis à la voix de mes Chiens; peu de temps aprés, les voix ayant ceſſé, je conjecturay qu'ils l'avoient arreſté; & comme je les cherchois de coſté & d'autre, j'en apperceus un qui venoit à moy en grande diligence, me flattant, & me careſſant, aprés quoy il s'en retourna avec beaucoup

d'empreſſement, ce qui me fit comprendre qu'il falloit le ſuivre : pendant que je marchois, il prenoit le devant, & revenoit ſouvent ſur ſes pas, marquant tousjours de l'impatience ; à la fin il ne revint plus, & m'eſtant un peu avancé, j'entendis mes deux Chiens (d'ailleurs tousjours tres-bons amis) qui ſe mangeoient l'un l'autre. Dés que le ſecond m'aperceut il prit auſſi toſt la fuite, ſentant apparemment que ſa cauſe n'eſtoit pas bonne. Je vis

effectivement que le sujet de leur querelle estoit que le second avoit fort endommagé le Lievre pendant l'absence du premier, lequel au contraire me caressoit avec beaucoup de confiance, comme pour me marquer son innocence & sa fidelité.

Combien de belles regles de morale ne peut-on pas tirer de tous ces exemples ; mais il vaut mieux que chacun ait le plaisir de les en deduire, que d'ennuyer icy le lecteur par des

reflexions qu'il peut faire aisément luy-meſme.

Je ne ſçaurois cependant m'empeſcher de luy faire obſerver, que ces marques de fidelité, de complaiſance & de retenuë, n'ont gueres de compatibilité avec l'idée que nous avons d'une machine, qui doit tousjours aller ſon train, & tendre droit à ſa fin, dez qu'elle eſt une fois deſmontée d'une certaine façon.

8. Que ne devons-nous point penſer encore de la

regle que la pluſpart des beſtes obſervent dans toutes leurs actions ; les unes ne ſortent jamais qu'à une certaine heure de nuit pour chercher leur vie, ou une compagne, comme les Beſtes, les Lapins, les Limaces, les Heriſſons, les Hiboux, & quantité d'autres animaux nocturnes & ſauvages qui rentrent tous conſtamment à une certaine heure du matin. D'autres au contraire ne manquent jamais de s'éveiller au lever du ſoleil,

& de ſe rendormir à ſon coucher, ne perdant pas pour ainſi dire un ſeul rayon de ſa lumiere. En quoy certes ils ſont beaucoup plus dignes de louanges que tant d'hommes déreglez, qui paſſent leur vie comme les Hiboux, veillant toute la nuit, & dormant tout le jour.

On ſçait auſſi que quantité d'oiſeaux paſſent tous les ans des pays chauds, dans des contrées plus temperées, pour ſe ſauver de l'ardeur du ſoleil. D'autres

au contraire, vont des pays froids dans les mesmes contrées, pour éviter la rigueur de l'hyver, & les uns & les autres s'en retournent tous les ans d'où ils sont venus ; sans que la distance de cinq ou six cens lieuës de pays, ny les trajets des mers, soient capables de leur faire interrompre leur regle (passant ainsi toute leur vie comme des voyageurs & des étrangers sur la terre.) Entre les differens oiseaux les uns se marient pour un temps,

d'autres meſme pour toute leur vie, comme les Tourterelles. Ils ne connoiſſent point le divorce, & leurs mariages demeurent inviolables, juſques à ce que leurs petits n'ayent plus beſoin de leur ſecours. Quel ſujet de confuſion pour tant d'hommes d'ailleurs raiſonnables, mais certainement inferieurs en cecy aux beſtes. De plus le mariage n'eſt point en eux une lubricité, puiſqu'il ne ſe contracte uniquement que pour la genera-

tion. C'eſt pour cela que leur rut dure ſi peu, & qu'il ne vient que dans des tems reglez, & propres pour l'éducation des petits; au lieu que la lubricité des hommes débauchez eſt perpetuelle.

9. Diſons encore un mot de la charité, de l'honneſteté & de la juſtice que les beſtes exercent entre elles, outre ce que nous avons remarqué des Cerfs à l'égard de leurs compagnons fatiguez, des Caſtors, des Taons, & des peres & me-

res à l'égard de leurs petits. Pluſieurs ont apparemment entendu dire un ancien Proverbe, (*aſinus aſinum fricat*,) mais peu en ſçavent la veritable raiſon, & peut eſtre que celuy qui la mis au jour ne la ſçavoit pas bien luy-meſme. Pour donc l'entendre, il faut conſiderer que quand un Cheval, Aſne ou Mulet ne ſçauroit ſe gratter en quel. que partie de ſon corps qui luy démange, comme ſur le dos, le col, ou la teſte, il s'approche de ſon cama-

rade, & le grate à l'endroit pareil à celuy qui luy demange. Auſſitoſt ce compagnon charitable ne manque pas, comme comprenant le beſoin de ſon camarade, de le grater au meſme endroit où il a eſté graté, & ſouvent meſme de l'avertir d'un endroit qui luy demange auſſi ; & c'eſt alors qu'il eſt vray de dire (qu'un Cheval grate un autre Cheval,) ces animaux ſe preſtant alors un ſecours mutuel, dont chacun a beſoin, & dans l'endroit

droit qu'il ſouhaitte. Qui eſt-ce qui n'a pas veu les Chiens d'un logis, & meſme d'une ruë, courir à la deffenſe d'un de leurs camarades attaqué par quelqu'autre ? Qui ne ſçait pas la complaiſance & les égards qu'un animal a pour un autre de meſme eſpece plus jeune, ou plus foible que luy, & celle que les maſles en general ont pour toutes les femelles ? Qui eſt ce qui n'a pas remarqué le ſoin que les Chats ont de cacher leur ordure,

& de nettoyer leur toiſon ?
Les oiſeaux ont le meſme
ſoin de nettoyer les nids de
leurs petits, & les fourmis
leurs fourmillieres. On ſçait
aſſez que les animaux cor-
rigent leurs petits, & que
meſme ces petits ont pour
leurs meres toute la ſou-
miſſion poſſible; mais peut-
eſtre tout le monde ne ſçait
pas que les Fourmis aident
toutes en commun celles
qui viennent s'eſtablir dans
leur voiſinage, à conſtruire
leur fourmilliere, qu'elles
leur preſtent de leur grain

pendant ce temps-là, & que celles-cy le leur rendent fidellement, quand leur eſtabliſſement eſt fini. Que les Fourmis exercent un rigoureux ſupplice contre les Fourmis larronneſſes ou pareſſeuſes, en les déchirant à quatre. Mais on ne finiroit jamais, ſi l'on vouloit rapporter toutes les ſingularitez morales qu'on remarque dans la conduite des animaux; & peut-eſtre arriveroit-on à s'aſſeurer un repos & un bonheur parfait dés cette vie, ſi on

estoit assez prudent pour en bien profiter.

Qui pourra penser aprés cela que les bestes soient de pures Machines, toutes materielles, meuës seulement par des loix du mouvement generales & esloignées, dépendemment d'une organisation de parties. Il vaudroit autant faire tout d'un coup de la raison & de la prudence humaine une espece de Machine, necessitée aussi par les mesmes loix, & par consequent aveugle & sans li-

berté ; mais dans quel excez d'aveuglement faudroit-il tomber pour imaginer une telle chimere ; & quand meſme une raiſon dérangée pourroit y conſentir, noſtre ſentiment interieur la dementiroit tousjours.

10. Que penſer donc maintenant ſur la nature du principe qui meut les beſtes, voyant qu'il eſt pourveu de tant de belles & bonnes qualitez ; qu'il eſt ſi judicieux, ſi vigilant, ſi prudent, & ſi reglé dans

toutes ſes operations; tandis que noſtre ame au contraire eſt ſujette à tant d'imperfections & de vices; à l'erreur, à l'injuſtice, à l'ingratitude, à l'infidelité, à l'oiſiveté, à l'inhumanité, à l'impieté, à l'hypocriſie & au dereglement des mœurs. Mais cette difference eſt encore peu de choſe, (s'il eſt permis de le dire) en comparaiſon de celle qui ſe tire de la ſagacité des beſtes à executer leurs ouvrages ſans aucune eſtude, & meſme ſans aucun inſ-

trument étranger ; tandis que nos ouvriers ſont au contraire obligez de faire de longs apprentiſſages, d'où ſouvent ils ſortent encore fort ignorants, quelquefois meſme ſont-ils tout-à-fait incapables de rien apprendre. Nos Architectes (par exemple) ne ſçauroient baſtir ſans avoir appris avec bien du temps & des peines les regles de la Geometrie & de l'Architecture. Cependant les Caſtors du Canada font des digues & des appartements

pour ſe loger, conformes à la droite architecture ſans avoir appris aucunes regles. Les Taons font de meſme leurs voutes ſans le ſecours d'aucuns preceptes, que de leur bon genie. En un mot les animaux conſtruiſent leurs ouvrages de la maniere qui eſt tousjours la plus parfaite en chaque eſpece, comme nous l'avons fait voir par l'examen des raïons des Abeilles, dans le memoire cité cy-devant, article 5.

J'avouë qu'en cela meſ-

me

me les bestes paroissent bornées dans leurs operations; elles ne sçavent point varier leurs ouvrages en une infinité de manieres, comme l'homme, elles sont, pour ainsi dire, asservies à leur sujet; au lieu que l'homme travaille en maistre dans ce qu'il possede. Outre qu'il rassemble, pour ainsi dire, éminemment en luy toutes les inventions dont les differents animaux sont capables; & quoyqu'il n'y parvienne qu'à force de travail & de temps, cela

ne laisse pas de prouver parfaitement la fecondité de son genie. Mais cette fecondité ne suffit pas pour luy donner la Préference du costé de la perfection; d'autant plus que les bestes sont aussi capables par leur docilité, d'apprendre une infinité de choses tres-singulieres, outre celles qu'elles tiennent de leur instinct naturel. Ensorte que si les bestes pouvoient se communiquer leurs idées comme les hommes font entre eux, & si elles avoient des

mains, & des instruments propres à tout executer comme nous, peut-estre auroient-elles aussi chez elles des arts beaucoup plus parfaits que les nostres. J'ay veu il y a environ dix ans à la foire de saint Germain un animal appellé Fecan, assez semblable à un Renard, excepté qu'il a les pattes d'un Singe, il se servoit de celles de devant avec une adresse surprenante. Au contraire les animaux les plus stupides ont les pieds ordinairement les

moins diviſez. Il y a pluſieurs animaux qui ont la partie de l'oreille appellée le labyrinthe, ſemblable à celle de l'homme, comme les Chiens, les Chevaux, les Elephans, les oiſeaux, &c. leſquels ſont tres-ſenſibles à la muſique; & ceux au contraire qui en ſont privez y ſont tout-à-fait inſenſibles, ſurquoy l'on peut voir noſtre diſcours de l'oreille imprimé en 1712. dans le Mercure de Février, d'où l'on pourroit inferer, que ſi les beſtes paroiſſent

ſi bornées, c'eſt du moins en partie, parce que les inſtruments leur manquent. Mais du coſté de la perfection il ne faut qu'examiner leurs ouvrages avec exactitude, pour voir qu'elles l'emportent de bien loin ſur nous. Si l'on ſe donne la peine, par exemple, de conſiderer la figure du fond des cellules des Abeilles, & de quelle maniere ces cellules ſont aſſemblées & oppoſées les unes aux autres, on ſera forcé d'avouër que l'intelligence qui les

conduit, eſt naturellement pourveuë des connoiſſances de la Geometrie, & de l'Architecture, & que pour donner la meſure la plus parfaite aux angles plans & ſolides qui s'y rencontrent, il faut qu'elle ſçache non ſeulement le calcul des triangles, mais meſme l'Algebre ; qu'elle poſſede les proprietez de la ſphere, & des polyedres inſcrits & circonſcrits ; & en un mot tout ce que nos plus habiles Architectes ne ſçavent que fort mediocrement ;

puiſque ces cellules admirables renferment toute la perfection que ces ſciences demandent, tant pour avoir de la ſolidité & de la regularité, que pour s'aſſembler les unes avec les autres, & pour s'y loger commodément & ſeurement ; & je ne doute nullement que ſi l'on faiſoit un examen pareil à celuy-cy des ouvrages des Caſtors, des Taons & des autres animaux architectes, on y trouveroit la meſme perfection que dans les raïons des Abeilles.

11. Nous voicy donc forcez par noſtre propre experience d'avouër que l'intelligence qui guide les animaux, de quelque nature qu'elle ſoit, eſt infiniment plus parfaite en ſon eſſence, que l'eſprit de l'homme. Mais en meſme temps quelle honte n'eſt-ce pas pour nous, ſi nous faiſons cet aveu en faveur de creatures, que nous traittons de ſtupides, & pour leſquelles nous avons le dernier mépris. N'eſt-ce pas la nous précipiter nous-meſmes de

ce throne de gloire où nous nous eſtions placez au deſſus de tout ce qui reſpire ? Quel parti prendre dans une telle conjoncture, ne pouvant ny oſter la raiſon aux beſtes pour en faire de pures Machines, ſans tomber dans un ridicule intolerable ; ny leur donner un principe ſpirituel ſans eſtre obligez d'abbaiſſer noſtre amour propre juſqu'à conſentir de le faire infiniment plus parfait que noſtre ame.

Je ne voy plus d'autre

parti que de reconnoiſtre dans tous ces effets ſingu-liers, où la raiſon & le ju-gement reluiſent, le doigt de l'Autheur de la nature, (*vere enim digitus Dei hîc eſt*,) & d'avouër que c'eſt ſa main qui ſe ſert alors libre-ment des beſtes, comme d'un inſtrument ſenſible pour ſe faire admirer, & pour nous enſeigner les le-çons de ſa ſageſſe & de ſa juſtice. Voilà cette intelli-gence toujours libre, & in-finiment eſlevée au deſſus de la noſtre, qui n'a beſoin

ny de regles, ny d'appren-
tiſſage, ny d'inſtruments,
pour operer tous ſes mira-
cles; qui eſt toute en toutes
ſes creatures, & toute en
chacune, ſans leur eſtre au-
cunement aſſervie, & ſans
eſtre déterminée par leurs
organizations preſentes,
comme les Cartheſiens le
prétendent, puiſque c'eſt
elle au contraire qui en
produit librement tous les
mouvemens judicieux, ſelon
les differentes conjonctu-
res où elles ſe trouvent; le
tout uniquement pour leur

conſervation, pour noſtre utilité, & pour ſa gloire. Et ſi elle ne tire pas de chaque ſujet tout ce qu'elle pourroit en tirer, c'eſt qu'elle a voulu manifeſter ſa fecondité, en multipliant & variant ſes ſujets indeſiniment, afin d'exciter davantage noſtre admiration, & de la reveiller continuellement; au lieu qu'elle languiroit bien toſt, ſi nous trouvions les meſmes operations dans toutes les beſtes. Par ce moyen toutes les difficultez ſont levées;

nous nous délivrons du ridicule, de vouloir tirer une raiſon (& une raiſon tres-ſuperieure à la noſtre) d'une Machine purement materielle; & ceux à qui la propre conſcience de leur liberté dans les operations intellectuelles, ne ſuffit pas pour les ſauver de la terreur panique de devenir auſſi de pures Machines, ſi les beſtes eſtoient telles, ſont entierement raſſeurez. Nous ne nous degradons point de noſtre eſtat, en nous mettant au deſſous de l'intelli-

gence qui meut les beſtes ; puiſque nous y reconnoiſſons l'Auteur de la nature, qui ſe dévoile, pour ainſi dire, librement & de luy-meſme à nos yeux ; nous confondons auſſi l'endurciſſement des Athées, en adorant ſa providence ; & nous trouvons un moyen facile pour expliquer tout ce qui paroiſt de plus merveilleux dans les actions des beſtes, ſans qu'il nous en couſte aucun travail, ny aucune eſtude.

12. Je ne prétends pas

cependant par là oſter aux beſtes une eſpece d'ame materielle, qui préſide à leurs operations vitales, & qui ſoit meſme ſuſceptible de ſentiments, & de percep-tions, de plaiſir, de douleur, de joye, de triſteſſe, de cole-re, d'amour, de crainte, de haine, de jalouſie, & de tou-tes les autres paſſions qu'on remarque dans les beſtes; même encore ſi on le veut, d'imagination, de memoi-re, & d'action, parce que ces operations ſont encore infi-niment eſloignées de la rai-

ſon. Je ſouſtiens au con-
traire que toutes ces paſ-
ſions ou actions ſe paſſent
uniquement dans les eſ-
prits animaux, qui ſont con-
tenus dans leur cerveau,
dans leurs nerfs, & dans
leurs membranes. Car il
ſuffit pour cela que ces eſ-
prits coulent continuelle-
ment dans le ſang, dans les
autres humeurs, & dans
toutes les parties de leur
corps; & que de plus ils
ſoient capables de recevoir
les impreſſions des objets
exterieurs par les ſens, d'en
conſerver

conſerver les motions ou images, & que ces images ayent communication les unes avec les autres, pour produire toutes les actions deſtituées de jugement & de raiſon, ce que je n'ay pas entrepris d'expliquer icy en détail. Je dis ſeulement icy que ces eſprits animaux ſont la ſeule ame materielle, ſenſitive & animale, & la forme ſubſtantielle des beſtes, dont l'Autheur de la nature ſe ſert librement pour produire tout ce qui eſt au deſſus de

la nature, je veux dire ce qui tient de la raiſon & du jugement; ſans qu'il ſoit neceſſaire de leur donner encore une ame ſpirituelle, qui compare ces images formées dans les eſprits, qui conçoive des idées & des paſſions à leur occaſion, qui reflechiſſe ſur elle-meſme, & ſur ſes operations, qui ſoit capable de ſe determiner la premiere, & qui ſoit ſuſceptible de regles, ou de connoiſſances univerſelles & abſtraittes, comme la noſtre, & cela par les raiſons

que nous avons rapportées.

Il eſt évident que nous oſtons par là toute connoiſſance aux beſtes, pour leur laiſſer ſeulement la vie, la perception, & le mouvement, comme font les Carteſiens ; parce que cela ſuffit pour leurs operations naturelles & vitales ; & qu'à l'égard des autres operations, cette âme materielle, ſenſitive & animale, cette forme ſubſtantielle n'en eſt que l'organe & l'inſtrument, qui bien loin de déterminer l'Auteur

de la nature à agir d'ue maniere machinale & fervile, comme le prétendent ces Meſſieurs, eſt au contraire déterminée par ce meſme Auteur à ſuivre ſes impreſſions, & à produire les actions dont la matiere eſt incapable par elle-meſme. Ainſi nous devons bien diſtinguer deux eſpeces d'operations de Dieu dans les beſtes; la premiere qui eſt leur vie eſt generale & éloignée, elle eſt déterminée par les loix qu'il a eſtablies en formant le monde, & a

par conſequent une connexion neceſſaire avec tous les autres mouvemens qui s'y font ; on peut l'appeller à cauſe de cela naturelle & neceſſaire ; la ſeconde au contraire eſt libre & commune ſurnaturelle, elle ne dépend au plus que des conjonctures preſentes, & nullement des organes ou des loix generales. La premiere eſt ce qu'on entend par le ſimple concours de Dieu; la ſeconde eſt l'effet d'une Providence qui ne differe du miracle, qu'en ce

qu'il ne produit aucun dérangement sensible dans la nature, & qu'il ne manque jamais de se faire dans les mesmes circonstances, parce que Dieu est toujours le mesme ; c'est si l'on veut un miracle naturel & ordinaire, qui n'est méconnu & ignoré, que parce qu'il est tousjours present aux yeux de tous les hommes.

MORTS.

Messire Paul le Gendre, Seigneur de Lormoy, qui avoit esté receu Maistre des Requestes en 1668. aprés avoir esté Procureur General au Parlement de Mets, mourut honoraire le trois Octobre 1713. âgé de 98. ans, laissant des enfants de Dame Françoise de Chaulnes, qui est encore vivante, fille de Messire Jacques de Chaulnes, Seigneur de Longcorne, Conseiller d'Estat, & de Dame Anne

Duparites, dont l'aiſné eſt Meſſire Gaſpard François le Gendre, Maiſtre des Requeſtes.

Meſſire Pierre Verrier, Docteur en Theologie de la Maiſon de Navarre, Chefcier de S. Eſtienne des Grez, Principal du College de Tours, & ancien Official de Paris, mourut le 4. Octobre 1713.

Dame Loüiſe Charlet, épouſe de Meſſire Jean de Jaſſaud, ſeigneur d'Arquinvilliers, Maiſtre des Requeſtes, mourut le 19. Octobre 1713.

RELATION
de ce qui s'eſt paſſé de plus conſiderable à Fontainebleau depuis le 31. Aouſt juſques au 11. Octobre.

LE Roy eſtant parti le 30. de Marly alla coucher à Petitbourg, & le 31. à Fontainebleau, accompagné de Monſeigneur le Duc & de Madame la Ducheſſe de Berry, des autres Princes & Princeſſes, la Cour

y a eſté tres-nombrule & tres-magnifique. Il y a eû preſque tous les jours chaſſe de Cerf, du Sanglier ou du Loup, trois fois la ſemaine Comedie, les autres jours on a joüé chez Madame la Ducheſſe de Berry un fort gros jeu depuis ſept heures du ſoir juſques à dix. Il y avoit ordinairement douze ou quinze Coupeurs, Monſeigneur le Duc & Madame la Ducheſſe de Berry, Madame la Ducheſſe, Monſieur l'Electeur de Baviere, Monſieur le Comte de Toulouſe

étoient de ce nombre: Il y a eu deux fois la semaine pesche des Cormorans & promenade Royale le long du Canal. Le Roy menoit lui-même sa Caléche, ainsi que Madame la Duchesse de Berry la sienne, qui marchoit toujours à costé de celle du Roy, & qui estoit toute dorée, de même que les harnois des chevaux. L'habit de cette Princesse estoit toujour d'une étoffe fort riche, & tout couvert de rubis, d'émeraudes, ou de diamans. Sa coëffure en estoit si rem-

plie, qu'on peut dire ſans exageration que la vûë en pouvoit à peine ſupporter l'éclat. Ces deux Caléches eſtoient entourées de Monſeigneur le Duc de Berry, de Monſieur le Duc d'Orleans, de Monſieur le Comte de Charolois, de Madame la Princeſſe de Conti, de Mademoiſelle de Charolois, de pluſieurs autres Dames ſuperbement vêtuës en habit de Chaſſe à cheval, de même que la pluſpart des Seigneurs de la Cour. Immediatement aprés ſuivoient plus de cent

Caroſſes à ſix & à huit chevaux, dans leſquels on voyoit Madame, Madame la Ducheſſe d'Orleans, Madame la Ducheſſe, Madame la Princeſſe de Conti ancienne Doüairiere, Madame la Princeſſe de Conti, Monſieur l'Electeur de Baviere, Monſieur le Prince Ragotzi, Mr le Grand, Mr le Prince de Vaudemont, Mr le Prince d'Enrichement, Mrs les Cardinaux Gualtieri, de Rohan & de Polignac, Mrs le Nonce, Mrs les Ambaſſadeurs, Mrs les Envoyez

ou Miniſtres qui ſont en France, & pluſieurs autres Seigneurs & Dames de la Cour.

Je n'entreprendray point la deſcription de la richeſſe & de la diverſité des habits ; il ſuffit de vous dire que l'imagination ne peut aller plus loin, & que les yeux en eſtoient ébloüis, & à meſure que le Roy montoit ou deſcendoit, on voyoit deux gondoles toutes dorées que des Matelots habillez d'un gros damas bleu avec une frange d'or, faiſoit ſuivre

cette Royale Troupe. La foule des Spectateurs estoit tres grande.

Le 7. Sa Majesté donna Audiance aux Députez des Etats de la Province de Languedoc, ayans à leur teste Monsieur le Duc du Maine, Gouverneur de la Province, & Mr le Marquis de la Vrilliere, Secretaire d'Etat. Mr l'Evesque de Mande haranga. Ils allerent ensuite chez Monseigneur le Duc de Berry.

Le 8. jour de la Nativité de la Vierge, le Roy fit ren-

dre le Pain benit à l'Eglise Paroissiale de Fontainebleau par Mr l'Abbé d'Entragues, l'un de ses Aumôniers, en Rochet. Cet Abbé estoit precedé de douze Suisses de la Garde qui portoient six Pains benits, sur lesquels estoient plusieurs Banderolles aux Armes de France, ayans à leur teste les Hauts bois, Trompettes & autres Instrumens, & estant arrivé à l'Eglise, à l'Offertoire, il alla à l'Offrande tenant un cierge où estoient huit demi Louis d'or. Le même jour à midy & demi, les

Députez des Etats de Languedoc eurent Audience de Madame la Ducheſſe de Berry, qui portoit ce jour-là un habit d'étoffe d'argent chamarré de rubis, de perles & de diamants. La juppe étoit chamarrée en plein d'un Point d'Eſpagne d'argent, ſa coëffure eſtoit toute couverte de pierreries. Le Cercle eſtoit tres grand ce jour-là, où ſe trouva un grand nombre de Ducheſſes, & quantité de Seigneurs & de Dames ſuperbement vêtuës, & toutes brillantes de pierreries ſur leurs

habits & dans leurs coëffures.
L'Evesque de Mande haran-
gua.

Le 10. Monseigneur le Duc de Berry fit rendre le Pain-benit par Monsieur l'Abbé Berard, l'un de ses Aumô-niers. Le même jour le Gene-ral des Capucins qui est venu faire la visite de son Ordre en France eut Audiance du Roy, acompagné de 25. Religieux de son Ordre, ensuite il l'eut de Monseigneur le Duc & de Madame la Duchesse de Berry. L'habit de cette Prin-cesse étoit ce jour-là d'une

étoffe d'or avec une garniture de diamants, dans laquelle ainsi que dans sa coëffure entroient les plus belles pierreries qu'on puisse voir, le Cercle étoit des plus beaux, & les Dames qui le composoit étoient generalement habillées ou d'étoffes d'or garnis d'agréments d'or & d'argent ou de soye de toutes couleurs brodez, & elles estoient brillantes de pierreries sur leurs habits & dans leurs coëffures.

L'Evesque de Mande haranga.

Le Dimanche 17. Mada-

me la Ducheſſe de Berry fit rendre le Pain benit à l'Egliſe Paroiſſiale de Fontainebleau par Mr l'Abbé Rouget l'un de ſes Aumoniers, en rochet.

Cet Abbé traverſa la Cour des cuiſines & la grande ruë, précedé de douze Suiſſes qui portoient ſix Pains, ſur leſquels eſtoient pluſieurs banderoles aux Armes de cette Princeſſe, â la teſte marchoit pluſieurs Haut-bois, Trompetes & autres Inſtrumens qui ſe firent entendre pendant toute la marche juſques même dans l'Egliſe où cet

Abbé alla à l'Offrande, tenant un cierge à la main où estoient plusieurs demi Louis d'or : Madame fit faire la même Ceremonie le 21. jour de S. Mathieu par Mr l'Abbé Lagors, un de ses Aumoniers,

Le 24- on presenta à l'issuë de la Messe un homme au Roy, âgé de cent un an & huit mois, né en 1612. au mois de Février, & fait Capitaine en 1636. comme il paroist par le Brevet. Le même jour à midy & demi Mr de Boissieux porta la

nouvelle que nous avions forcé les retranchemens des ennemis prés Fribourg.

Le 2. Octobre Don Felix Corneïo, Secretaire de l'Ambassade d'Espagne arriva avec l'agréable nouvelle que la Reine d'Espagne étoit accouchée d'un Prince, & le 4. on apprit par un Courier qu'on avoit ouvert la tranchée devant Fribourg la nuit du dernier Septembre au 1^r^ Octobre.

Le 11. le Roy accompagné de Monseigneur le Duc & de Madame la Duchesse de

Berry partit de Fontainebleau pour aller coucher à Petit-bourg & le 12 à Verſailles: On peut dire que la Cour n'a jamais eſté ny plus nombreuſe ny plus brillante & qu'elle ne s'eſt jamais mieux divertie à Fontainebleau. La Saiſon qui y a eſté tres belle, & le nombre des Etrangers tres-grand. Ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la grandeur de la Cour de France. Ils eſtoient charmez de voir tous les jours Madame la Ducheſſe de Berry, Madame la Princeſſe de Con-

ti, Mademoiselle de Charol-
lois & les autres Dames vê-
tuës en habit de chasse, ayans
des just au-corps tous cha-
marrez ou brodez d'or &
d'argent, avec des chapeaux
couverts de plumes, courir le
Cerf ou le Sanglier, comme
les plus adroits Cavaliers.

EGLOGUE.

LA Bergere Doriſe, & la Bergere Aminte, S'entretenoient un jour ſeules, & ſans contrainte, Et ſous l'appas trompeur d'une longue amitié Feignant d'ouvrir leurs cœurs, en cachoient la moitié. Si jamais on a vû la fauſſe confidence

De la sincerité ménager
l'apparence,
Si jamais en amour on se
déguisa bien,
Pour piller un secret, en
conservant le sien,
Avec un soin égal l'une &
l'autre Bergere
Fit pour y réüssir tout ce
qu'il falloit faire.
L'une & l'autre estoit belle
& croyoit meriter
Le prix qu'elle feignoit de
ne point disputer.
L'une & l'autre en secret
desirant d'estre aimée,

Et de ne point aimer briguant la renommée,
Dans le ménagement d'une fausse rigueur,
N'occupoit son esprit qu'à déguiser son cœur.
Dorise estoit plus fine, Arminte plus discrete,
A cela prés au fond, autant qu'elle coquette.
Déja pour en juger ce portrait saute aux yeux,
Mais faisons-les parler, on en jugera mieux.
O! vous qui connoissez le penchant de vos ames,

Si vous voulez garder le
ſecret de vos flames,
Parlez diſcretement ; le
feu de vos amours
Sans cela brillera par tout
dans vos diſcours,
Le cœur pour ſe cacher ne
prend qu'un ſoin frivole,
On neglige la langue, & le
ſecret s'envole.
De cent mots ambigus le
voile decevant
Offre une ſeureté qui man-
que tres-ſouvent,
Et pour diſſimuler, quoy

que l'on imagine,
La grande obscurité fait
même qu'on devine.
De cette verité l'on ne
pourra douter
En lisant l'entretien que je
vais raconter.

Le jour estoit serain, & la
plaine riante
Aux Troupeaux réjoüis
montroit l'herbe naiſ-
sante,
Et les Zephirs cueïllant les
premices des fleurs,

Repandoient dans les airs
de nouvelles odeurs
Sur le costeau prochain les
Bergeres assises,
Du soin de se connoistre
également épriſes,
Apres avoir un peu rêvé,
pris des détours,
Doriſe la premiere entame
le diſcours.

DORISE.

Nos Bergers amoureux
s'aſſemblent dans la
plaine
Mais ce n'eſt pas le ſoin

des Troupeaux qui les
meine,
Les Bergeres en foule y
courent à leur tour.
Qu'on eſt d'un grand loiſir
quand on n'a point d'a-
mour!

AMINTE.

On fait entrer l'amour
dans toutes les affaires,
Des ſoins les plus com-
muns on en fait des
miſteres;
Il en eſt toutefois quantité
d'innocens,

Mais je n'en puis juger que par ce que je sens.

DORISE.

Je vous entens, Aminte; & vois la consequence. Ce que j'ay dit pourtant n'est point ce que je pense, Ma bouche auroit traby mon cœur, & sans raison

Vous servez d'interprete à cette trahison.

AMINTE.

C'est sans aucun dessein que

que j'ay dit ma penſée,
Et je n'y croyois pas Dori-
ſe intereſſée,
Mais vous parlez d'un
air, à faire preſumer
Que vous n'ignorez pas
ce que c'eſt que d'aimer.

DORISE.

Je connois de l'amour ce
que j'en entens dire.
Pour en ſentir les feux ce-
la peut-il ſuffire?
Aminte, aprenez-moy ce
que vous en penſez,
Peut-eſtre pour m'inſtruire

en ſçavez-vous aſſez.

AMINTE.

La defaite eſt adroite, & digne de Doriſe.
N'eſt-ce point Dorilas qui vous l'auroit appriſe?
Par les ſoins qu'il vous rend il ſe fait remarquer,
Et quelquefois peut-eſtre il aime à s'expliquer.

DORISE.

Tous les ſoins qu'il me rend ne me font rien comprendre,
Mais ceux de Telamon,

vous les devez enten-
dre,
Ce Berger prés de vous eſt
aſſez aſſidu;
Tout le temps qu'il y paſſe,
Aminte, eſt-il perdu?

AMINTE.

J'en tiens compte, Doriſe,
& n'en ay point de
honte;
Mais eſt-ce à l'amour ſeul
que l'on doit rendre
compte?
Faut-il abſolument qu'il
ſe m'ſle de tout?

Ne decide-t-on rien que
sur ce qu'il resout ?

DORISE.

Vostre cœur vous dira tout
ce qu'il en faut croire,
Et vous voulez en vain
en déguiser l'histoire ;
Mais pour moy, là-dessus
j'ay peu d'attention,
L'on a beau m'en parler, je
n'en sçais que le nom.

AMINTE.

Que le nom ! c'est trop peu ;

moy j'en ſçay davan-
tage,
Car je vois bien au moins
que l'amour n'eſt pas
ſage,
Et ſi je vous diſois, Dori-
ſe, que c'eſt vous
Qui me l'avez appris,
vous mettrois-je en cour-
roux?

DORISE.

Point du tout; mais enfin
d'où vous vient la pen-
ſee,
Que des traits de l'amour

mon ame ſoit bleſſée?
Sur quoy devinez-vous
ma ſenſibilité?
Trouvez-vous Dorilas
par moy ſi bien traité?

AMINTE.

Non pas tant en effet qu'il
merite de l'eſtre,
Mais que ſert la froideur
que vous faites paroî-
tre?
Sans ceſſe & ſans raiſon
par tout vous le blâ-
mez,
Vous le maltraitez trop?

Doriſe, vous l'aimez.

DORISE.

Le nom de Telamon
vous impoſe ſilence;
On ne croit pourtant pas
que ce nom vous offen-
ſe,
Dés qu'on parle de luy,
vous changez d'entre-
tien.
N'en dites-vous point
trop, quand vous ne
dites rien?

AMINTE.

Malheureux Dorilas,

ta flame qu'on mé-
prise,
Se devroit rebuter, mais
quelle eſt ma ſurpriſe,
De voir, quand on re-
vient le ſoir dans le
Hamau,
Doriſe te charger du ſoin
de ſon Troupeau!

DORISE.

Aminte, Telamon, avec
indifference
Entend parler de toy, ſans
rompre le ſilence.
Dans cet état glacé, d'où
vient donc que je vois

Que ton chien ſçait ſi bien
obéïr à ſa voix?

AMINTE.

L'autre jour qu'on railloit
de voſtre amour, Ber-
gere,
Vous fuſtes ſur le point de
vous mettre en colere;
Mais un moment aprés,
avecque Dorilas
Je ſçay qu'on vous vit rire,
& lui parler tout bas.

DORISE.

Telamon pour reſver à
l'écart ſe retire;

Quoy qu'on dise de luy,
vous n'avez rien à
dire,
Mais toutefois vos yeux,
si je les entens bien,
Luy font raison de tout,
quand vous ne dites
rien.

AMINTE.

Dorise, il faut enfin que
je vous desabuse;
Ne menagez plus tant un
cœur que l'on refuse.
Déja depuis long-temps
Dorilas s'offre à moy,

Mais pourrois-je l'aimer
s'il vous manque de
foy?

DORISE.

Ah, vous me prevenez
& commencez à
croire
Que Telamon sur vous
me donne la Victoire,
De cette trahison je serois
de moitié,
Si j'osois lâchement tra-
hir nostre amitié.

AMINTE.

Une telle amitié sans
doute est precieuse,

Je ne la croyois pas pour-
tant si genereuse,
Je la menageray, Bergere,
assurement,
Et vous conserveray vos
droits sur vostre
Amant.

DORISE.

Je n'auray pas ce soin,
car vous estes si belle
Que vous sçaurez assez
guerir un infidelle.
Mais je le vois venir, ce
malheureux Berger.
Sans doute qu'il vous

cherche, & ne veut pas changer.

AMINTE.

Quoy, vous le voyez seul? ouvrez les yeux, Bergere, Dorilas l'accompagne; à quoy bon ce miſtere; Si ce nom prononcé vous met dans l'embarras, Je diray bien auſſi que je ne le vois pas.

DORISE.

Vous pouvez le nommer, & le voir ſans contrainte,

Vos yeux & voſtre cœur
y perdroient trop,
Aminte.

De tout cet embarras je
vais vous délivrer,
Il arrive, & je vois qu'il
faut vous le livrer.

TELAMON.

Toutes deux à l'écart, &
ſi long-temps, Bergeres!
Pourrions-nous demander
quelles douces affaires
Ont pû vous occuper dans
ce long entretien?
Et Dorilas, & moy, n'y

ſommes nous de rien?

AMINTE.

Je vous laiſſe à penſer, demandez-le à Doriſe;

Hors de parler de vous, que voulez-vous qu'on diſe?

Mais ce qu'on en diſoit nous pouſſeroit trop loin,

Songeons à nos Troupeaux, il en faut prendre ſoin.

DORILAS.

Quoy, vous vous retirez si promptement, crueiles?
Un peu plus de bonté pour des Bergers fidelles;
Chacune pour laisser paître encore son Troupeau,
La partie est heureuse, & le jour est si beau.

DORISE.

Si vous entrepreniez de faire la partie,
Vous auriez de la peine à la rendre assortie.

Quand le cœur n'eſt pas
libre à ſuivre ſon deſir,
Il eſt bon d'éviter l'emba-
barras de choiſir.

DORILAS.

Voilà ce qui s'appelle
un Enigme parfaite.
En avez-vous la clef,
Telamon?

TELAMON.

Je ſouhaite
Qu'au moins Aminte, a-
vant que de quitter ce
lieu. . . .

AMINTE.

Je n'ay rien à vous dire ;
adieu, Bergere, adieu.

Les Bergeres alors du côteau descendirent.
Inquiets, & réveurs, les
Bergers les suivirent,
On ne se parla plus qu'en
mots entrecoupez,
Les cœurs de l'avanture
estoient trop occupez.
On amassa des fleurs dans
la Plaine fleurie,
Victimes du depit, & de

la reſverie ;
On en jetta ſoudain les
feüilles à l'écart ,
Les rameaux , du chagrin
eurent auſſi leur part ;
Tout ce qui ſe trouva ſous
la main au paſſage ,
Fut briſé par l'effet d'une
ſecrette rage ,
Chacun ſe ſepara pour
joindre ſon Troupeau ,
Quoy qu'il ne fuſt point
tard on gagna le Ha-
meau ;
Mais malheur en chemin

aux Brebis écartées,

Elles n'avoient jamais
esté si mal traitées,
On repoussa du pied les ca-
resses des chiens,
On eust dit que chacun mé-
connoissoit les siens.
D'un air si froid enfin on
finit la journée,
Qu'on vit bien qu'on alloit
changer de destinée.
Sans doute les Bergers se
raccommoderont,
On les écoutera si-tost qu'ils
parleront.

Mais sur leur amitié, je
croy que les Bergeres,
Aprés ce démeslé, ne comp-
teront plus gueres.
Déja l'une avec l'autre on
les voit rarement,
L'aversion s'augmente en
cet éloignement.
Que l'on apprenne donc,
qu'une amitié fidelle
Finit assez souvent sur
une bagatelle,
Et que si l'on prétend qu'-
elle dure toûjours
Il ne faut point troubler

les ſecrettes amours.

Quand on veut trop avant
foüiller dans ces miſte-
res,
La curioſité fait de gran-
des affaires.

Extrait d'une Lettre de Liſbone le 28. de Septembre.

On attend icy de jour à autre notre Flote du Breſil, & on a envoyé à ſa rencontre huit Vaiſſeaux de guerre

sur l'avis que plusieurs Bastimens Corsaires de Salé croisoient sur la route. La reforme des Troupes qui avoit esté arrêté dans le Conseil il y a plus de deux mois n'est point encore commencée, on ne croit pas même qu'elle se fasse avant la conclusion de la Paix avec l'Espagne. Nous venons d'apprendre que deux de nos Bastimens qui venoient du Levant ont esté pris dans la Mediterranée par les Corsaires d'Alger. La perte est considerable pour nos Negotians, leurs charges estant de

plus d'un million. On apprend de Cadix qu'il eſt arrivé ſix Vaiſſeaux de guerre Anglois qui retournent de la Mediterranée dans les Ports d'Angleterre.

On mande de Marſeille que le 10. Octobre le Maréchal de Teſſé a eſté avec quatre Galleres à la rencontre de leurs Alteſſes Royales de Savoye, & leurs a porté toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il fut à bord du Vaiſſeau Amiral où leurs Alteſſes eſtoient; il y fut reçû avec tous les honneurs imaginables.

bles. Ils firent de grandes largesses à toute la Chiourme. On a amené dans ce Port la semaine passée une Tartane de Naples, chargée de munitions de guerre pour Barcelone, & une Barque Genoise chargée de bleds pour la même Ville. Ces Bastimens ont esté pris par une de nos Fregates. Un Vaisseau de guerre Malthois a pris aprés un combat de trois heures un Corsaire d'Alger où il y avoit quarante-six Esclaves Chretiens qui ont esté remis en liberté.

On écrit de Thionville, qu'un parti ennemi de soixante Cavaliers ayant passé la Moselle à un gué au-dessous de Treves, pour venir piller dans les trois Eveschez a esté coupé & défait, qu'il ne s'en est sauvé que dix, les autres ayant esté tuez ou faits prisonniers.

Il est arrivé à Compiegne des Chariots venants de Bruxelles qui ont raporté à Mr de Baviere tous les effets qu'il y avoit laissé lorsqu'il fut obligé aprés la bataille de Ramillies de se retirer de cette place.

On mande de Flandres qu'on tiroit tous les nouveaux Regimens qui y ſont pour les envoyer en Alſace, où on dit qu'ils y ſeront caſſez, & enſuite incorporez dans les vieux Corps, auſquels ils ſerviront de recruës.

Au Camp devant Fribourg, ce 18. Octobre

Il n'y a encore que le chemin couvert de la Place d'emporté : mais on bat en bréche les deux bateries & la demi-lune de l'attaque ; il n'y a en-

core rien d'emporté au Château, la lunette n'ayant pû estre emportée, d'autant qu'elle est taillée dans le Roc vif sans massonnerie & ne peut estre emportée que par escalade. On y a fait attacher le mineur pour voir s'il y a lieu de la miner afin de la faire sauter.

Le Baron Haardick, Gouverneur de la Ville, se defend toûjours avec un extréme vigueur; il veut au raport des deserteurs soûtenir l'assaut. Il est constant que le Prince Eugene s'est avancé

du colté de Hollegraben; mail il n'avoit que quatre mille chevaux. Il eſt bien vray qu'il eſtoit ſoûtenu par un gros corps d'Infanterie & de Cavalerie qu'il avoit laiſſé derriere Silinguen & Rotwit & Homberg, ne voulant pas s'éloigner des lignes d'Etlinguen & de Philiſbourg qu'il regarde à preſent comme les ſeuls Boulevars de l'Empire.

Au Camp devant Fribourg, ce 19. Octobre.

La perte des ennemis à l'attaque du chemin couvert

& de la lunette se monte à plus de deux mille hommes & la nostre à 1800 Il y a eu une Suspension d'Armes de part & d'autre pour retirer les morts & les blessez, qui a duré depuis neuf heures jusqu'à une heure aprés midy. Nous avons actuelement trente-six pieces de Canon & vingt-huit Mortiers sur le chemin couvert. Nous espe-
rons entrer Samedy ou Dimanche dans la Place, malgré la grande defense des Assiegez qui se defendent toûjours avec vigueur.

L'attaque du Chasteau n'avance pas comme nous le souhaitons. Le Maréchal de Villars a résolu de faire attaquer la redoute de l'Escarg le 22 Mr le Duc doit monter la tranchée le 20. comme dernier Maréchal de Camp.

Le Prince Eugene est toûjours campé à Rotteville pour empêcher les contributions & les courses de nos partis.

On mande du Camp devant Barcelone que toute la Catalogne est soumise hors le Chasteau de Cardonne

que l'on assure ne pouvoir pas soûtenir long temps.

Monsieur de Vauvray, Intendant de Toulon, mande que l'on a eu nouvelle que Nebot s'étoit retiré, lui huitiéme dans Barcelone, toutes les troupes estant dispersées.

Extrait de differentes Lettres du Camp devant Fribourg, du 23. Octobre.

Notre batterie en richochet estoit hier au soir comme inondée; mais comme

on ne s'en ſervoit plus, cela ne nous a pas cauſé un grand préjudice. Il eſt vray qu'on a détourné la riviere dans le commencement du Siege; mais les ennemis ſe ſont conſervé une écluſe par le moyen de laquelle ils rempliſent leurs foſſez d'eau quand ils ſouhaitent, ſans pouvoir cependant la faire entrer dans la Ville pour faire aller leurs moulins; on ne penſe pas à ſaigner le foſſé, mais à y conſtruire ſix Ponts. Il ne s'eſt rien paſſé la nuit du 21. au 22. à l'at-

taque du Fort ni à celle de la Ville. Les ennemis continuënt à faire un grand feu. On croit qu'on ſera obligé de changer de place quelques unes de nos batteries, parce qu'elles pourroient nuire à ceux qui travaillent aux Ponts ſur les Foſſez.

Comme on ne peut pas grimper au Fort S. Pierre par l'endroit qu'on attaque, on va travailler à des mines pour faire ſauter une partie du Roc, & ſe pratiquer par là une eſpece de degré. La bréche ſe fait aux deux baſ-

tions de la Ville que l'on bat malgré le feu des ennemis.

On devoit commencer le 22. au ſoir les Ponts de faſcines ſur le Foſſé ; il y en aura un à chaque face des deux baſtions que l'on attaque & deux à la demie-lune, tout le monde croit que cela pourra aller juſqu'au 27. On eſpere auſſi que les Forts ſeront rendus en même-temps que la Place, afin de conſerver vingt-un bataillons qui ſeroient priſonniers de guerre. On a attaché depuis trois jours le Mineur à laredoute du chemin couvert.

On mande de Landau du 17. Octobre qu'un parti de soixante Dragons prés de l'armée ennemie ayant passé le Rhin à Philisbourg s'avança la nuit du 15. au 16. à portée de cette Place, dans le dessein de surprendre cent hommes que nous avons dans l'ouvrage de la Justice qui est la plus avancée, Mr de Vieux Pont qui y commande ayant esté averti par un Païsan de leur approche, envoya cent cinquante Grenadiers à leur rencontre; ils trouverent les ennemis à la

petite pointe du jour, à la pottée du canon de l'ouvrage avec des échelles ils se jetterent inopinement sur eux & les enveloperent, ils en tuerent dix, & firent quarante deux prisonniers, entre lesquels est leur Commandant qui est Lieutenant Colonel, on les a amené ici.

On écrit de Brisac du 18. que nos Troupes sont au pied de la banquette, le long de laquelle elles ont étendu les logemens. On bat en bréche la demie lune & les deux bastions de la Place où il y

avoit le 17. une bréche de dix toiſes qui alloit juſqu'au cordon, il y a auſſi bréche à la demie-lune, & cette nuit on y doit attacher le Mineur. On va auſſi travailler à combler le Foſſé. Les Aſſiegez font toûjours grand feu cependant il n'y a que leurs pierriers qui incommodent les Troupes, il vient preſque tous les jours des deſerteurs. A l'attaque du Fort on a pouſſé les travaux contre un ouvrage en forme de lunette qui ne peut-eſtre inſultée par le canon eſtant

enterée dans le Roc, & comme elle ne peut-estre emportée que par escalade, on cherche les moyens de la pouvoir miner.

Supplement aux Nouvelles.

On mande de Catalogne que le Duc de Popoli ayant esté informé que les Miquelets rebeles faisoient secretement un amas de vivres à Badalona sur le bord de la Mer au de-là du Besos à dessein de les transporter la nuit dans de petits bastimens

à Barcelone, que ſur cet avis il avoit donné ordre à un détachement de la garniſon de Matare de s'emparer de ce lieu là, ce qu'il executa & s'empara de tout ce que les rebeles y avoient amaſſez & d'un Magaſin de proviſions qui ſe trouva dans le Monaſtere des Chartreux. Que le Duc de Popoli avoit apris que Don Feliciano de Bracamonté eſtoit arrivé devant Caſtel-Ciudad, prés d'Urgel, avec le détachement qu'il commande, continuant de pourſuivre Nebot, que 4.

cens hommes de ceux qui le ſuvoient, deſabuſez des eſperances qu'il leur avoit donné, que toute la Province ſe declareroit pour eux, eſtoient venus ſe ſoumettre, & que Don Feliciano de Bracamonté avoit fait ſommer le Commandant de Caſtel Ciudad qui avoit conſenti de lui rendre la Place ſur la promeſſe qu'il lui avoit faite au nom du Roy, de lui faire joüir de l'amniſtie, & de lui obtenir des lettres de Nobleſſe, qu'il y avoit fait entrer des Troupes, & y avoit

établi Gouverneur par provision Don-Pedro de Casoro, Capitaine au Regiment des Gardes, & qu'ensuite il s'étoit remis en marche sur la route que Nebot avoit tenuë dans le dessein de le poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eut entierement défait.

On écrit de Londres que le Duc de Shrewsbury nommé Viceroy d'Irlande, devoit s'y rendre dans peu, & que ses bagages estoient déja embarquez, que le 9. Octobre il étoit arrivé à Spithead trois Vaisseaux de

guerre de l'Escadre du Chevalier Jean Jennings, chargez de l'Artillerie Angloise qui avoit esté employée en Espagne, que la Reine avoit nommé le Lieutenant General Rosse Ecossois pour aller à la Cour de France en qualité d'Envoyé extraordinaire, &le Colonel Worsoleg pour aller en Portugal en la même qualité.

Les Lettres de Francfort portent que les Troupes de Prusse, de Hanover & de Hesse-Cassel estoient encore du costé de Mayence, & que

huit cent Hussars qui avoient entrepris de faire une course dans les trois Evêchez, étoient revenus sans avoir pû l'executer à cause des bons ordres que le Marquis de Saillans, Commandant à Mets avoit donné.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR

TABLE.

TRait d'Histoire Arabe. 3

L'Homme rouge, nouvelle Metamorphose, par Mr D. L. F. 13

Enigmes Chinoises ou paroles de quelques Chansons Chinoises, expliquées litteralement & Paraphrasées, &c. 40

Le Pater noster Chinois, expliqué litteralement avec le chant, 46

Poudre Specifique, pour toute sorte de Fievre intermittante, &c. 51

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

TABLE.

Article des Enigmes, 54
Réponse à l'Auteur de la Critique sur la nouvelle preuve de la multiplication, par II. *&c.* 62
Dons du Roy, 68
Sur la Paix, 73
A Fontainebleau le 4. *Octobre*, 78
Extrait d'une Lettre du Camp devant Fribourg, 80
Au Camp devant Fribourg, 83
Nouvelle d'Espagne, 86
Nouvelles d'Agleterre, 104
Nouvelles d'Utreck, 109
Au Camp de Fribourg, 113
Nouvelles de Hambourg, 125

TABLE.

Mariage, 133
Suite de la Dissertation Philosophique sur l'Ame des bestes; 149
Morts, 216
Relation de ce qui s'est passé de plus considerable à Fontainebleau, depuis le 31. *Aoust jusques au* 11. *Octobre*, 217
Eglogue, 233
Extrait d'une Lettre de Lisbone le 28. *de Septembre*, 262
Au Camp devant Fribourg, ce 18. *Octobre*, 267
Au Camp devant Fribourg, ce 19. *Octobre*, 269
Extrait de differentes Letres

TABLE.

du Camp devant Fribourg, ce 23. Octobre, 272

Supplément aux Nouvelles, 279

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

Fin de la Table.

l'homme